

# La nuit du dimanche

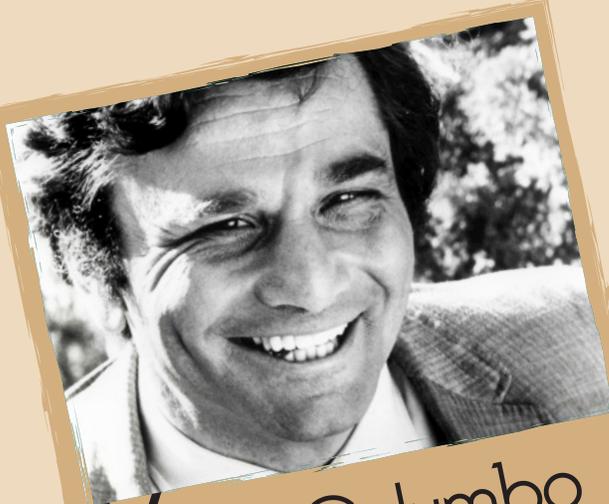
Code ISBN : 9798356495595

Numero 0

# Sommaire



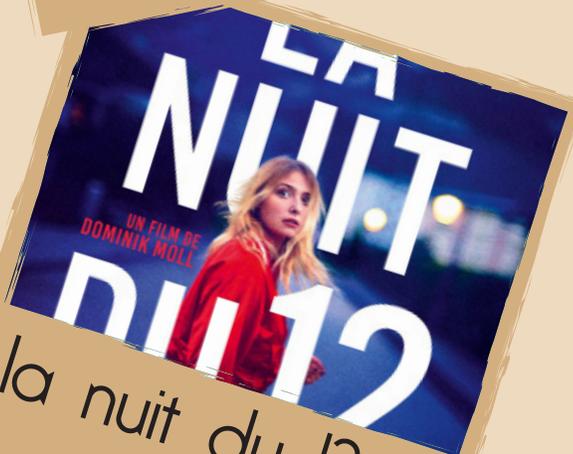
28 Petites  
boites



16 Columbo  
& l'affaire du remake



20 Pas perdus,  
bravache, punchline,  
Comparution immédiate.



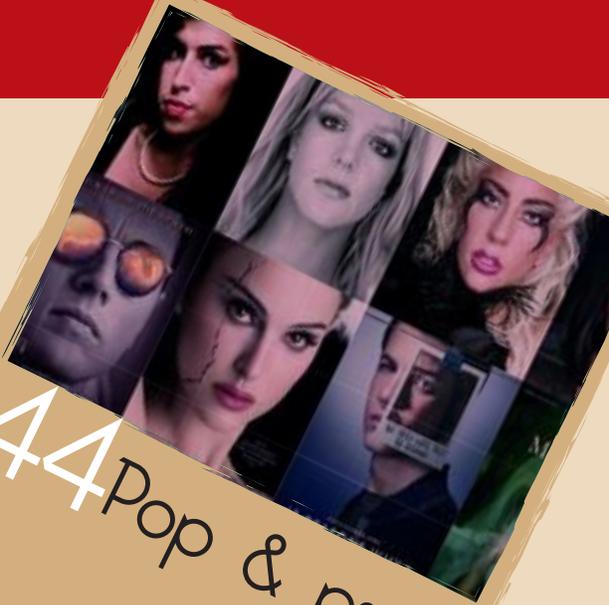
la nuit du 12  
26

06 CAHIER CRITIQUE



36

Holmes et le multiverse



44 Pop & psy



48 Fil & pelote de haine



50

Docteur sommeil

## 62 CAHIER FICTION

L'affaire du genre idéal 54

Joséphine et la bande du minotaure 68

La Joconde de Picasso 78

Numéro 0

# Version Abonné

Le magazine est gratuit mais il existe une version abonné avec 50 pages supplémentaires et un livre offert !

Abonnez-vous directement sur le site ou en scannant le QR code. Merci !



LA NUIT DU DIMANCHE EST UNE REVUE GRATUITE PARAISSANT TOUS LES 3 MOIS. GRATUIT, MAIS SI VOUS SOUHAITEZ SOUTENIR LA CRÉATION LITTÉRAIRE FRANÇAISE ET L'ÉMERGENCE DE NOUVEAUX AUTEURS/AUTRICES, CHAQUE NUMÉRO EST DISPONIBLE À LA VENTE AVEC UN CONTENU BONUS.



VERSION ABONNÉ

## FICTIONS & REPORTAGES

PLUS DE FICTIONS, DE REPORTAGES, D'INTERVIEWS ! LA VERSION ABONNÉ COMPREND 50 PAGES DE PLUS !

VERSION ABONNÉ

## UN LIVRE OFFERT

UN LIVRE VOUS EST OFFERT POUR CHAQUE ABONNEMENT : POLICIER, SCIENCE-FICTION, FANTASY, C'EST UNE SURPRISE, ON NE PEUT RIEN DIRE !

VERSION ABONNÉ

## SOUTIEN AUX AUTRICES/AU- TEURS

MAIS SURTOUT, SURTOUT, PAR VOTRE ABONNEMENT, VOUS SOUTENEZ LA JEUNE CRÉATION FRANÇAISE. ET POUR ÇA, FRACHEMENT, MERCI !

# L'édito de l'équipe

CELLULES GRISSES, DÉDUCTIONS, AVENTURES ET DÉCOUVERTES!  
C'EST LE PROGRAMME ET L'AMBITION DE LA NUIT DU DIMANCHE!

Larguez les amarres ! On voudrait bien pour ce premier numéro que la raison prenne le pas sur l'émotion, que l'on puisse au moment pile où la bouteille de champagne se fracasse contre la coque à peine repeinte d'un navire anachronique, on voudrait trouver les mots, trouver une citation imparable qui gonflerait les voiles de ce petit navire de pêche se rêvant brick.

Pirates, corsaires, plume ou clavier entre les dents, la faune peuplant ce navire n'est animée que de sa passion. Est-ce que cela va suffire ? Est-ce que dans 6 mois, 1 an, reviendrons-nous à terre plus bredouilles qu'au départ ? Ou débarquerons-nous triomphant, parti à 5 sous une pluie battante, nous voici 5000 attendus au port ! Oui, on voudrait bien jeter un coup d'œil derrière la voile, du haut de la vigie, jeter un œil sur l'avenir, prendre de

l'avance sur les corrections, sorties de route et rectifications de cap. On voudrait déjà que tout soit parfait. Mer calme. Beau temps. De nord Irlande à ouest Ecosse.

Mais non. La traversée sera ce qu'elle sera, des combats, des victoires, des échecs : c'est ainsi, le voyage qui nous attend n'est pas un long fleuve tranquille.

Qu'importe !

La nuit du dimanche vogue sur une mer d'encre et vous invite à découvrir de nouvelles contrées, des territoires inconnus. Nouveaux auteurs, nouvelles autrices. Curiosités, enquêtes, réflexion, partages et histoires abracadabrantesques. Dans la cale de notre navire, nous avons des récits, des héroïnes, des gars entre-deux, des aventures de toutes sortes.



Pour ce premier numéro, vous côtoierez pendant votre traversée un club de détective, nous vous parlerons de l'étonnante capacité de Sherlock Holmes à survivre en dehors de ses histoires, vous ferez connaissance avec une danseuse de cancan malchanceuse et d'un espion repentini etc, etc..

Mais pas que ! Interviews, analyses, opinions : notre revue se veut à l'image du monde : curieux et avec une soif insatiable de culture.

Seize mois ! Ce fut le temps de gestation du numéro que vous tenez entre vos mains. Seize mois pour passer de l'idée à la conception, réunir tout le monde, les illustrateurs, les artistes et tous ceux qui, dans l'ombre, se sont démenés pour sortir cette revue. Merci à toutes et à tous ! Toute l'équipe espère que vous apprécierez le voyage en notre compagnie et que vous attendrez la prochaine escale avec impatience.





# CAHIER



# CRITIQUE



# It's raining books

Les critiques de ce cahier ont été rédigé à plusieurs mains ainsi que le récit qui les lit.

Il pleut des livres, c'est la panique. Personne ne sait d'où ils viennent, qui les fabriquent, ni comment tout cela a commencé, mais voilà. Un beau matin, le sol était jonché de livres trempés. Des livres toutes sortes, de toutes tailles, des livres d'art, des livres policiers, des livres de l'espace, des livres pour WC. Ce n'était pas la faute des météorologistes, encore moins celle des femmes-troncs qui, elles, avaient au moins la bonté de prévenir des averses. Alors qui, alors quoi, alors comment ? Le monde s'en foutait, mais royal, la vérité scientifique, très peu pour le monde, non merci, next ! Le monde blâmait les fabricant de parapluie qui n'étaient pas assez solide pour supporter les chutes de livre. Alors quoi ? Alors combien ? On vociférait sur les plateaux télé, on invectivait de qui de droit, personne et tout le monde à la fois. Des gens gagnaient du galon pour leur colère, d'autres en gagnait pour leurs appels au calme. Alors qui, alors quoi, alors combien ? Sur les ondes, dans les télé, sur les écrans de smartphone, partout s'affichait le nombre d'accident, le nombre de mort et la même question : y-aura-t-il un vaccin pour Noël ? Et combien de mort encore par la chute d'un Beigbeder ou d'une anthologie sur Koschka ?

Puis les humoristes sont arrivés, ils ont débarqué avec leurs Scholl d'avant la pluie, avec leurs façon de marcher qui ne laisse aucune empreinte dans le sable. Ils ont dit des trucs. Des centaines d'humoristes qui disent la même chose, c'est tordant. Pis c'est pas si facile, surtout sans coordination, surtout sans savoir ce que l'autre va dire. Le dira-t-il mieux, le dira-t-il autrement, le dira-t-il bêtement ? C'est de la haute-voltige, tous ces humoristes qui disent. En se prenant au sérieux. C'est corrosif le sérieux, ça ronge les parapluies, c'est pas comme la pensée, qui, elle, laisse des traces. Le sérieux, ça moribonde une soirée, avec ou sans livres, ça enflamme les esprits, ça rends les gens aussi vénères que si on les frappait avec des livres de façon inopinée et de façon répétée. Y a de quoi rendre fou. Y a de quoi le devenir.

Non, j'avais définitivement besoin de légèreté, de repos de l'âme et de l'esprit, de petites bulles savonneuses virevoltant autour de moi à chaque mouvement de bras. J'avais besoin de détente.

Rien à base d'alcool.

J'ai branché Disney+.

## ***She-Hulk, Disney + & Marvel avec Tatiana Maslany – 9 épisodes***

She-Hulk, elle est tellement forte, son métabolisme est tellement ouf que l'alcool ne lui fait aucun effet. Elle en boit comme du petit lait. C'est une série post Avengers, post blip, qui s'intègre entre les autres séries et les autres films dans le grand tout Marvelesque. Elle s'intègre on ne sait pas comment, on ne sait pas où. Le MCU ressemble pour le moment à une fin de partie de Tetris. Rien n'a de sens, rien ne va, on sent bien qu'on est perdu. Ce serait un miracle si on tombe sur la simple ligne droite qui remettrait un peu d'ordre et de cohésion dans tout ça. On est dans l'attente de cette pièce, celle qui donnerait du répit, celle qui permettrait de souffler un peu et de croire à nouveau à un endgame victorieux.

Même si le plan d'ensemble de Marvel est flou, la série en elle-même est mouais, pas mal. Lorgnant un peu du côté d'Ally McBeal, She-Hulk se concentre sur les déboires sentimentaux de son héroïne. Les dialogues ne sont pas aussi bon qu'une sitcom de bonne qualité, mais on sourit aux mimiques des avocats, aux situations. Les actrices, surtout, emportent et portent le show d'un bout à l'autre : Tatiana Maslany, Ginger Gonzaga et Jameela Jamil. Tout est léger, rien ne prend la tête, c'est une balade sur un petit fleuve tranquille. Au final, She-Hulk est une fraise tagada. C'est bon mais avec des têtes brulées ce serait encore mieux. (En étant tout de même trèèèèè bienveillant sur les effets spéciaux : She-Hulk se déplace comme un élé-

phant, toute en saccade et en décalage avec les décors...)



Dehors, la pluie avait repris. Génies du marketing, les maisons d'éditions avaient trouvé un moyen de survivre dans un monde où les livres tombaient du ciel. L'argent retombe toujours dans la même poche. C'est un cercle vicieux, c'est le voyage d'Ulysse, c'est de l'esbrouffe. Elles avaient d'abord crié au vol, aux voleurs, et tutti quanti. Elles avaient cul-pabilisé le tout-venant qui tout-venait s'emparer des bouquins à même le sol, sans s'acquitter des taxes en vigueur depuis Mathusalem. Et nos emplois, avaient-elles hurlés comme un seul homme, et l'avenir de la planète ? Mais, dans le secret de leurs usines de papier, elles avaient conçu une épaisseur de papier mâché, à fixer aux rebords des fenêtres ou aux lignes d'étendage. Fragiles, elles ne pouvaient supporter que deux ou trois traverses avant de se disloquer et que le consommateur soit dans l'obligation de racheter un nouveau système. Aussi faible que mes concitoyens, j'en avais acquis un. En attendant la récolte, je retournais à mes envies de légèreté.

***Only murders  
in the building  
avec Martin Short, Steve Martin  
et Selena Gomez. 20 épisodes. Dis-  
ney+***

Drôle, bien écrite, merveilleusement jouée, autant par le trio de détectives que par les rôles secondaires, Only Murders in the building est la série à voir pour tous les amateurs de whodunit : une parfaite réussite sur Disney+.

Drôle, bien écrite, merveilleusement jouée, autant par le trio de détectives que par les rôles secondaires, *Only Murders in the Building* est la série à voir pour tous les amateurs de whodunit : une parfaite réussite sur Disney+.

C'est un petit village dans une grande pomme, l'Arconia, un immeuble démesuré, imposant, occupant plusieurs blocs et abritant des centaines et des centaines de locataires. Les trois héros sont plutôt solitaires, par choix pour au moins deux d'entre eux. Un ex-acteur de série télé, Brazzos, sorte de Capitaine Furillo des années 80, et une jeune femme occupant un appartement en travaux. Le troisième larron, s'il est seul, n'est pas à blâmer vu l'énergie qu'il déploie pour se connecter aux autres. Ex-metteur-en-scène de Broadway, il déborde d'enthousiasme et rien – tristesse, désarroi, pessimisme – ne semble l'atteindre. Leur amitié débutera à la faveur d'une alarme incendie, dans le bar du coin où les locataires, évacués, ont trouvé refuge. D'abord sur la défensive, leur intérêt commun pour un podcast de True Crime les rapprochera le temps d'une soirée. Ce qui scellera définitivement leur amitié cependant, est la découverte d'un cadavre dans l'immeuble. Persuadé qu'il s'agit là d'un meurtre, ils décident de se lancer dans une enquête et de publier les résultats de celle-ci via un podcast.

Voilà pour le début de l'histoire. A partir de ce point de départ, les personnages vont prendre de l'étoffe, de l'épaisseur. Mabel, interprété par Séléna Gomez se révèle être une fan des Hardy Boys, série de livre pour la jeunesse où deux frères intrépides mènent l'enquête. Oli-

ver Putman (Martin Short), trublion comique et ciment du groupe, révèle une autre part de lui-même plus touchante et grave. Quant à Charles-Haden Savage (Steve Martin), le trio lu redonnera un zeste de confiance en lui. Car oui, jusqu'à présent isolés dans leurs propres spirales, le projet fou d'une enquête pour meurtre va les amener à se dépasser, à se confronter à la réalité et à évoluer.

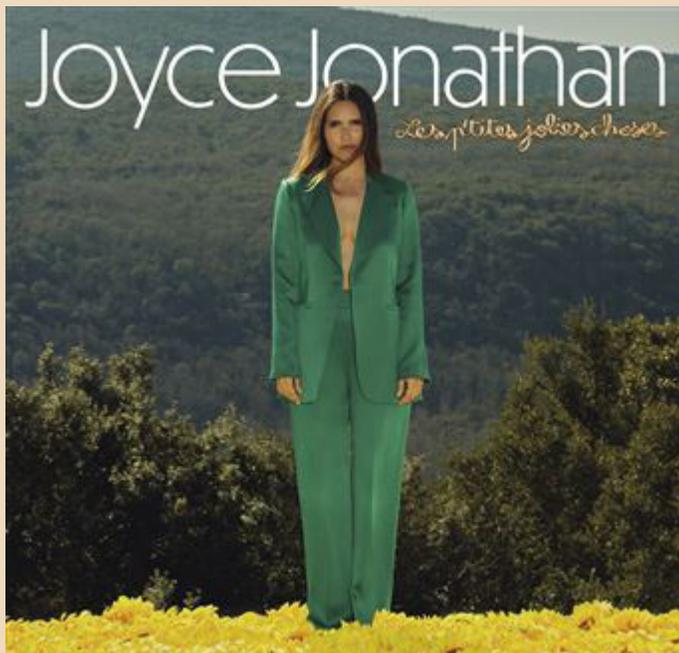
La série regorge de moments de comédies pures. L'apparition de Sting, de Tina Fey, le mémorial pour Tim Kono où l'on se rend compte que personne n'aimait ce type ; les épisodes sont menés tambours battant, sans temps mort et réservent chacun leurs lot de surprises, de déductions et de cliffhangers. De quoi vous rendre accro à la série en un demi-épisode.

Il y aurait encore tant de choses à écrire sur les bonnes idées et les surprises de cette série. Mais, pour savourer au mieux, il vaut mieux éviter de spoiler.





## Joyce Jonathan - *Les p'tites jolies choses*



Pour qui chante Joyce Jonathan ? Pour des hommes, pour des femmes ? Pour des adolescentes, pour des plus-adolescentes depuis peu ? Longtemps, mon oreille distraite n'avait chopé que quelques mots, à peine une phrase, deci, de-là, quasiment toujours les mêmes. Des « and on and on and on » ad lib, ou des « na na na na » entraînant. Voilà pour qui chantait Joyce Jonathan, me convainquais-je alors, elle ne chante pas pour moi, elle chante pour des femmes, elle chante pour des adolescentes, des petites bulles sentimentales, qui « pop » quand elles restent trop longtemps à l'air libre. La voilà sur mon étagère, finalement bien rangée, bien étiquetée, une sorte de Patrick Bruel au féminin.

Seulement voilà. Un jour de covoiturage, j'ai écouté ce que chantait vraiment Joyce Jonathan. Je l'ai écouté, non pas comme on

l'écoute quand elle passe à la radio, en faisant mille autres petites choses, non, je l'ai écouté comme si elle ne parlait qu'à moi. Et du coup, Bruel restera tout seul sur son étagère poussiéreuse.

Parce que Joyce Jonathan chante peu de choses, mais elle le fait avec des mots justes, des mélodies parfaites. Elle écrit avant de chanter, ses mots résonnent, ses chansons renvoient à des pans de vie, des souvenirs oubliés qui ressurgissent, qui font mal ou rendent nostalgique.

C'est une autrice, une écrivaine et comme Alain Souchon, elle croque son époque d'une formule assassine.

« *Pour vivre heureux, vivons clichés* » (chanson sur les travers d'Instagram)

« *Tout le monde est plein d'espoir (Oh-oh, oh) / Tous, tous les mots sont dérisoires / On se regarde sans se voir / Et tout c'qu'on en retient, c'est bonjour, au revoir* »

Au final, Joyce Jonathan chante pour moi, de jolies petites choses.



*Le secret des mages du trident rouge par Maurice Daccord, éditions L'Harmattan*



Il y a des villes qui vous marchent dessus, qui se dérobent, qui sèment votre parcours d'embûches et de billevesées pour vos décourager. Il y a des villes où la pluie serait la bienvenue. Des villes que l'on parcourt le corps posté de post-it pour ne pas oublier de tourner au bon endroit. Il y a des villes dont on cherche la sortie des années durant. Dans *Le secret des mages du trident rouge*, il y a une ville comme ça, une ville où on se dit, bordel mais qu'est-ce que je fais ici, pourquoi je suis venu habiter

là ? Ces habitants-là sortent tout juste d'une série de meurtres, que voilà, c'est reparti. Une ado se fait trucidé, décapité, le truc moche, le truc du samedi soir à la télé, sur M6, avec Buffy et les 3 sorcières. Ou un vendredi soir, pour les plus jeunes, avec Abby à la science légale et Grissom aux questions judiciaires.

Sauf qu'ici, ça se passe en France, et c'est écrit par Maurice D'accord : « Le secret des mages du trident rouge ». C'est surtout un roman aussi bien ficelé qu'écrit, qui vous pose une ambiance dès le début, en quelques paragraphes.



*Tranquille, la ville était tranquille.*

*Passés ces effroyables crimes chez les bonnes sœurs, depuis que ce nouveau commandant de gendarmerie avait pris ses fonctions et résolu l'affaire en deux temps trois mouvements ou presque, le calme régnait.*

*Il était temps, remontaient dans les mémoires d'horribles histoires, des crimes jamais résolus, meurtres plus atroces les uns que les autres, mutilations, éviscérations, rites sacrificiels...*

[...]

*A quelques mètres derrière Crevette, Eddy sue sang et eaux, se maudissant in petto d'avoir cédé à la demande récurrente de son pote : courir avec lui chaque semaine.*

*Ça te fera du bien, lui a-t-il répété à l'envi, sauf que là il n'en peut plus, encore un tour de ce parcours interminable et il va y laisser la peau.*

Dans l'écriture de Maurice Daccord il y a la lumière. Dans les horreurs racontées et décrites, X cache une porte de sortie, un petit écriteau à peine éclairé pour que l'on s'y retrouve : de l'humour partout et des personnages truculents. C'est exactement le mot, ses personnages sortent d'un imaginaire à la Fellini, ils parlent comme du Audiard. Mêmes les rôles secondaires prennent place au premier rang. Les pages tournent et on a envie de fermer le livre et d'aller prendre un verre avec eux, avec tous.

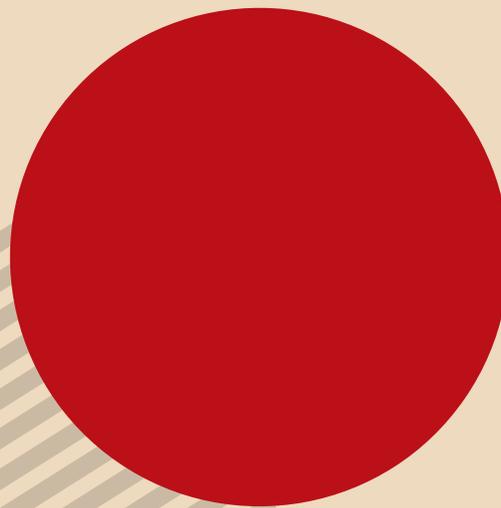


*Eddy Baccardi, soixante-cinq ans, toutes ses dents, pas de corset. Cet ancien chef de service aux assu-*

*rances, le Parapluie, « Avec le Parapluie, finis les ennuis ! », est né français de parents italiens. Dans sa nouvelle vie il est le Barrolo des amours brisées, en compagnie de Léon il est devenu le pizzaiolo du crime.*

*Depuis qu'il est à la retraite, Eddy fait dans l'écoute... Véritable ministre des couples quand ce n'est pas les coupes, il exerce son sacerdoce en confessant les personnes divorcées ou en passe de l'être.*

Alors on se dit c'est ça, c'est du feuilleton +, +, +, c'est addictif, on veut savoir, on veut comprendre, on veut continuer d'arpenter cette ville malchanceuse, surtout si c'est en compagnie des 2 compères, Crevette et Baccardi.





ENQUÊTES  
RÉCITS  
INTERVIEWS

# Columbo & l'affaire du remake



Voilà qu'un psychiatre de renom, ayant pignon sur rue, décide de tuer sa femme. Parce que derrière la réussite de cet homme, il y a l'argent et l'entre-gent de sa femme et que celle-ci ne veut plus supporter ses infidélités. Alors pour conserver un certain standing et avec la complicité de sa maitresse, le docteur échafaude un plan parfait... Parfait jusqu'à ce qu'un lieutenant tenace et implacable ne vienne planter son nez dans les mensonges du médecin...

L'histoire se répète, invariablement, et les bonnes idées se recyclent. Pour que Peter Falk incarne le célèbre lieutenant de police, il aura fallu que Columbo naisse 3 fois. Pour sa première apparition, Columbo n'est pas le héros, il est juste le flic, opiniâtre, un roc, sur lequel va se heurter Ray Flemming, l'assassin de la semaine. C'est un épisode, un stand alone, pour une série d'anthologie policière « The Chevy Mystery Show », diffusé sur le réseau NBC. L'épisode s'appelle Enough Rope et Columbo est interprété par Bert Freed. Puis, cet épisode est adapté en pièce de théâtre, sous le titre Prescription : murder, avec

"Vous n'arrêtez jamais ? Les insinuations, le changement de rythme. Vous êtes plein d'astuce, Columbo, comme ce cigare, un accessoire. ... Vous êtes un homme intelligent, Columbo, mais vous le cachez. Vous prétendez être ce que vous n'êtes pas. Pourquoi ? À cause de votre apparence. Vous pensez ne pas impressionner par votre apparence, alors vous transformez ce défaut en qualité. Vous prenez les gens par surprise. Ils vous sous-estiment et c'est là que vous les piègez."

Thomas Mitchell dans le rôle du lieutenant. Les différences avec le téléfilm sont minimales : Columbo part à la recherche d'un chapeau ; ici ce sont des gants. Autre détail, dans le tout premier épisode, l'alibi de l'assassin est consolidé par le fait que sa complice, déguisée en Mme Flemming, croise Harry, un ami du couple du couple, et que celui-ci prend réellement la maîtresse déguisée pour la véritable du docteur... Un peu dur à admettre venant de la part d'un ami, mais pourquoi pas. Les fins, elles, diffèrent nettement.

#### ***LA FIN DE LA PIÈCE DE THE-ATRE (1962)***

Ici, Columbo annonce au docteur la mort de sa complice, Susan, alors que cette dernière, sans être au courant du piège, est entraînée dans une autre pièce. Réellement amoureux de Susan, Ray s'effondre lorsqu'on lui annonce sa mort. Terrassé par son chagrin, la finalité du meurtre de sa femme n'a plus

lieu d'être et il avoue le meurtre à Columbo.

Cette fin reflète l'idée qu'avaient les auteurs, Richard Levinson et William Link, de faire du docteur le véritable héros de l'histoire. Columbo, ici, n'est qu'un faire-valoir. Dans cette pièce, l'acteur jouant Flemming peut jouer toute une variété d'émotion et saisir le public, entraînant le spectateur dans l'émotion pure. C'est un rôle parfait pour un acteur de théâtre.

#### ***LA FIN DU PREMIER TELEFILM (1960)***

Dans cette première version, Columbo utilise une autre sorte de stratagème. La différence de poids des bagages qui est un des détails qui mettent la puce à l'oreille de Columbo, le conduit aussi à la solution de l'énigme. Columbo amène Fleming à son bureau, pour « identifier » des preuves, qui se révèlent être une collection de choses correspondant à la description des choses volées par le supposé cambrioleur / tueur : une étole de fourrure, de l'argenterie, etc. Fleming regarde les objets empilés sur le bureau de Columbo et se rend vite compte que, bien que la liste

**Columbo n'est pas né une fois, mais trois.**

des articles correspond exactement, il n'y a rien qui lui appartienne : la fourrure est une imitation bon marché, l'argenterie porte le monogramme « C » (comme dans « Columbo »). Columbo convient que ce sont ses propres affaires et qu'elles pèsent exactement le même poids que le surplus de bagage. Puis, Columbo fait venir Susan (qui, selon Fleming, n'était qu'une de ses patientes). Elle aperçoit la collection d'argent et s'exclame immédiatement : « Où les avez-vous trouvées ? ». Si Susan n'est qu'un des patients de Fleming, pourquoi devrait-elle savoir quoi que ce soit sur la liste des biens qui ont été volés dans sa maison ?

### **LE TELEFILM, PREMIER EPISODE DE LA SERIE COLUMBO**

Après avoir donné au docteur le rôle du « héros », artistiquement parlant, Link et Williamson revoient leur copie une dernière fois et décide que le lieutenant Columbo doit occuper la place centrale. Il convient donc de repeindre le caractère du docteur, qui passe d'amoureux à qui on trouve des excuses à petite ordure, tout en gardant son intelligence, ouf !

Le Dr Ray Flemming est-il un homme franc ? S'il ment à sa femme pour rejoindre sa maîtresse, il lui dit clairement qu'il ne l'a épousé que pour l'argent de son père. Il est monolithique, impavide. Difficile de lire la moindre émotion sur son visage à part dans deux scènes marquantes : une impression de dégoût lorsque sa femme l'invite à partager son lit et une mini terreur lorsqu'il apprend qu'elle s'est réveillée de son coma et qu'elle se trouve en compagnie d'un médecin. Deux expressions fugaces qui humanisent un peu le personnage. Parce que, au final, non, le Dr Flemming n'est pas un homme franc, C'est un sadique. La joie qu'il prend à avouer à sa femme ses non-sentiments quelques minutes avant de l'étrangler, ou le fait de lui faire croire qu'ils partent en voyage à Acapulco en seconde lune de miel, tout cela le trahit. Il veut faire mal pour son propre plaisir. Et surtout, il veut reconquérir sa juste place dans le couple, celui de mâle dominant. Le Dr Ray Flemming – petite souris de sa femme qui lui impose un mariage de façade pour sa fortune – en a assez.

La première scène du téléfilm nous présente le person-

nage amusant ses amis au jeu du « Devinez qui je suis ». Voilà exactement son état d'esprit. Le Dr Flemming est un ludion. Il amuse, il fait rire, il donne le change, c'est un masque, un paravent. Sa femme lui refuse le divorce, elle le tient en laisse, le contrôle, le met en prison. Pour reconquérir sa virilité, le Dr Flemming plante ses griffes dans Joan Hudson, une actrice névrosée et dépressive, qu'il contrôle et manipule pour tuer sa femme. La boucle est bouclée !

### **L'AFFRONTEMENT**

C'est un paradoxe que cet assassin, coincé entre son assurance et sa confiance en soi exacerbée et son sentiment d'être pris au piège dans un mariage sans amour. Pour s'en sortir, il met son destin entre les mains d'une autre femme. Là encore, la boucle est bouclée. L'affrontement avec le lieutenant Columbo est nerveux et franc. Pour ce téléfilm d'ailleurs, Columbo utilise des méthodes qu'on ne verra plus souvent par la suite. Incisive, insistant, menaçant, il va jusqu'à harceler la complice, Joan Hudson, qu'il qualifie de maillon faible.

Pendant ce temps, Ray Flemming se délecte de ces joutes verbales et prend un malin plaisir à analyser le comportement de Columbo.





PAS PERDUS,

BRAVACHE,

PUNCHLINE.

PETIT THÉÂTRE. COURS DES MIRACLES ET INSTANTS DE GRÂCES. VIVIEN ENREGISTRE CE QUI SE PASSE DANS LES PRÉTOIRES DE FRANCE LORS DES COMPARUTIONS IMMÉDIATES. BANDITISMES, DIVORCES, QUERELLES. VIVIEN RACONTE ET TÉMOIGNE DE LA JUSTICE POUR TOUS.

COMPARUTION

IMMÉDIATE.



**Une sonnerie retentit, la même que celle qui signale la fin de la récréation dans les cours d'écoles primaire. Une petite porte dans le fond de la salle s'ouvre et le juge fait son entrée. Tout le monde se lève pendant qu'il prend place sur son estrade. Laconique, il jette un coup d'œil à la montagne de dossier posée face à lui et lance un « en avant » à ses collègues.**

Ils sont deux, avec le même physique de gringalet survêtementé et le regard de lapin pris dans les phares d'une voiture.

« Monsieur le juge, j'ai rien fait moi, pourquoi je dois venir parler et tout votre honneur ? »

Son collègue persifle : « Voleur ! »

« Vous êtes là car vous avez frappé cet homme » lui rappelle le Juge, déjà las.

« Mais c'est un ami, on va s'arranger entre nous, on a pas besoin de vous, je retire ma plainte, bye. »

Son avocat, commis d'office, fait pression sur son bras, pour qu'il se taise. L'homme hausse les épaules.

« Vous n'avez rien à retirer, c'est votre ami qui a déposé une plainte. »

L'ami en question a du mal à tenir en place. Il jette des coups d'œil tuméfiés à son ancien comparse.

« Il m'a volé mon portable et quand je suis allé le récupérer, il m'a tabassé ! »

« J'ai rien volé moi, je suis pas un voleur » se défend l'accusé. « Il me l'a donné, alors je l'ai pris ».

« Il vous l'a donné ? A quelle occasion ? »

« Quand il dormait, chez moi. »

« Il dormait ? »

L'avocat tousse, essaie par tous les moyens de faire faire son client. Peine perdue.

« Oui, du coup, quand il a voulu le reprendre en se réveillant, je l'ai cogné, c'est lui le voleur, votre honneur, c'est de la légitime défense ! »

Le juge soupire : « votre conseil a quelque chose à ajouter ? »

« Non » abdique celui-ci.

Le juge tranche. Deux mois de sursis et 500 € de dommages et intérêts.

*« Mais ça n'a rien à voir, c'était mon ex, elle est folle. On peut se concentrer sur le présent et pas sur le passé ? »*

Un homme taillé dans un tee-shirt moulant fait son entrée. Il lance des regards électriques à son ex-compagne, recroquevillé derrière son avocat. Deux jours plus tôt, il a débarqué chez elle, hurlant et menaçant, cassant et brisant les meubles de son salon avant de la taper et de s'enfuir.

« J'ai fait une connerie et je le regrette » attaque-t-il avant que le Juge n'ouvre l'audience.

Son avocat se racle la gorge et prend la parole : « Mon client a conscience de son erreur et est engagé depuis un mois dans un cycle de reconstruction. Il serait dommage que cet incident de parcours ternisse sa réinsertion. »

Sur son siège, son ex-femme se rapetisse un peu plus.

« Un comble ! » explose son avocat. « Tout est pardonné, alors ? »

Le juge, plongé dans le dossier, lève alors les yeux vers l'accusé. « Je vois que vous avez été condamné à Niort, à Marseille, à Nantes, à Tarbes, à Strasbourg... Vous êtes très mobile. »

« Ouais. »

« Je vois aussi que vous avez agressé une autre ex-compagne à Metz. »

« Mais ça n'a rien à voir ça, c'était mon ex, elle est folle. On peut se concentrer sur le présent et pas sur le passé ? Vous me faites la liste de mes condamnations, c'est bon, je les connais. »

Trente minutes plus tard, il écopera de six mois ferme.

*« Quand les molosses de la police se transforment en bolosses de l'injustice ! »*

"C'est  
un ami,  
on va s'arranger entre nous,  
on a pas besoin de vous  
votre honneur."

La voix résonne, grave et claire, elle emplit la salle du tribunal au maximum de sa capacité. Lorsque le prévenu parle, aucune autre voix ne peut se faire entendre. Il le sait, il en joue. Mais il a la fanfaronnade discrète, qui colle parfaitement à son physique passepartout. Mince, élancé, Monsieur Tout-le-monde ne comprend pas ce qu'il fait là. Il ne la ramène pas mais sa voix se teinte de courroux CSP+. Et comme un acteur de boulevard, quand vient les rires, vient la confiance. Et Monsieur Tout-le-monde tire sur la corde; un peu trop.

« Si je suis là, c'est uniquement dû à la duplicité de la police, monsieur le Président ! »

Derrière lui, son avocat acquiesce sans trop savoir où son client veut aller. Acquiescer, c'est son métier. Dans ce genre de comparution, il y a peu de vocation. Sans doute n'a-t-il même pas lu le dossier. Sans doute s'est-il contenté de quelques questions à l'oral. Alors, l'avocat fait ce qu'il peut, il fait ce qu'on lui a appris. Il acquiesce dans sa robe en consultant des notes. Monsieur Tout-le-monde maîtrise.

« C'est-à-dire ? » demande le juge.

« A aucun moment, l'agent de police qui m'a appréhendé ne m'a révélé son métier. Pire, tout au long de la conversation, il m'a fait croire qu'il était une toute autre personne. Monsieur le juge, j'accuse et j'affirme, ici, que cet agent de la paix n'est rien d'autre qu'un pousse-au-crime ! » Quelques rires discrets s'échappent entre deux bâillements dans le fond de la salle. Monsieur Tout-le-monde les prend pour des encouragements.

« J'ai été obligé de commettre une infraction ! La police m'y a forcé. »

« La police a parfaitement le droit, dans le cadre d'une interpellation, de dissimuler son identité... » tente le rapporteur.

« Dans quelle série ? The Wire ? NCIS ? Le fait est que je n'aurais rien commis de répréhensible si l'on ne m'y avait pas forcé. Point final. »

« L'interpellation de mon client est parfaitement illégale, oui » reprend l'avocat, « l'article du code pénal... »

« Quand les molosses de la police se transforment en bolosse de l'injustice, ça donne ça ! » s'écrit Monsieur Tout-le-monde en ouvrant ses bras en croix.

L'interpellation étant effectivement déclarée illégale, Monsieur Tout-le-monde put sortir du tribunal libre comme l'air.

« *Mais votre cliente, c'est une vache !* »

« Mais votre cliente, c'est une vache ! Elle le sait, je lui ai déjà dit quelle est grosse, elle peut pas le cacher ! »

« Toute ma vie, j'ai été en contrôle total de moi-même » prévient le trentenaire bodybuildé. « Corps » dit-il en se tapant le torse, « esprit » ajoute-t-il en se tapant le front, « et... » hésite-t-il en faisant de vagues moulinets au-dessus de sa tête, « âme. » « Corps, esprit et âme » résume-t-il.

« Ce n'est pas ce que dit ma plaignante » fait remarquer un avocat.

« Mais votre cliente, c'est une vache ! » lui rétorque le bodybuildé.

« Monsieur X ne veut pas dire cela, bien entendu » tente de rattraper son conseil.

« Non, mais elle le sait, je lui ai déjà dit, elle le sait, elle peut pas le cacher qu'elle est grosse ! Enfin, je veux dire, on le voit. Regardez-là, ça se voit qu'elle est grosse. »

« Vous confirmez donc avoir insulté ma cliente ? »

« Non mais votre cliente, avant, c'était ma cliente. Elle est venue dans ma salle pour maigrir, pour faire du sport. A ce qu'elle a prétendu, bien sûr parce que, en fait, madame, c'est une chaudière. Elle a allumé tous mes coachs sportifs. Moi, le harcèlement, qu'il vienne d'un homme ou d'une femme, c'est niet. Alors je lui ai dit, c'est simple, soit elle se concentrait sur son programme minceur, soit je la virais de ma salle. Et que mes coachs, c'est pas des sex-toys. Moi

machin metoo, je veux bien, je suis peut-être un peu macho, mais le respect, c'est dans les deux sens, saperlipopette. »

« Je... Je... Monsieur ! » balbutie l'avocat de la plaignante, pris de court.

« Et là, madame veut qu'on la rembourse et qu'on lui donne des dommages et intérêts mais moi je dis la vérité. Des gros, des grosses, j'en ai dans ma salle et je le leurs dis qu'ils sont difformes, je suis cash, moi. Non, ce dont madame a besoin, c'est de... Badoo ou Tinder. Et vite. »

Au vu des témoignages des coachs et autres adhérents de la salle de sport, la plaignante a été débouté de toutes ses demandes. Le gérant a, lui, été condamné à lui verser un euro de dommages et intérêt.

**« Non, c'est pas de la violence, monsieur le juge, c'est une embrouille, une embrouille en réunion. »**

Le juge arrive, et son regard embrasse la salle, perplexe. Ce n'est pas sa salle habituelle, en travaux pour mise en conformité. Ici, prévenus et accusés ne sont pas derrière une vitre et deux seuls agents en uniforme assureront la sécurité. Imperceptiblement, il hausse les épaules. Les affaires du jour ne sont pas promises aux débordements. Tout devrait bien se passer.

Ils sont trois hommes et une femme de part et d'autre du box. Un groupe est accusé d'avoir tabassé le second. Les femmes ont le regard bravache et se jaugent. Les hommes, penauds, jouent néanmoins les fiers-à-bras.

« Quand on m'attaque, je me défends » dit l'un deux.

La scène s'est déroulée en fin de journée, un samedi, sur le parking d'un Carrefour. Elle est banale : deux voitures, 4 occupants dans chacune et une seule place de parking convoitée.

Lorsque l'un des véhicules réussit à se garer, les portières claquent de colères de toute part. Tout le monde sort et s'invective. A qui appartient la place, qui l'a vue en premier, qui est malhonnête ? Les arguments fusent et personne ne s'entend. Le conducteur du second véhicule se prend alors des « mandales » des 3 occupants du premier véhicule, pendant qu'à 3 mètres d'eux, les deux femmes se tirent les cheveux en hurlant des insanités.

« C'est lui qui a commencé, il a traité nos mères, monsieur le juge », se défend le conducteur du premier véhicule.

Exaspéré, le juge abat ses bras sur son pupitre, de dépit. « Nous ne sommes pas dans un cours d'école, monsieur ! Je me moque de savoir qui a commencé. Vous avez tabassé monsieur. Reconnaissez-vous la violence en réunion ? ». L'accusé, avant de répondre, regarde ses trois complices. « Non, c'est pas de la violence, monsieur le juge, c'est une embrouille, une embrouille en réunion. »

Après délibération, tout le petit groupe écope de deux mois avec sursis et devra payer 200 € chacun à chaque victime.



JÉRÉMIE STOCKY

# ÉLÉMENTS



## LIVRE 1

### LES DERNIERS ENFANTS DE F.A.T.E.

Ethan, Eléa, Eliott et Emma ne se connaissent pas et pourtant ils sont les derniers enfants de F.A.T.E. Le jour de leurs 18 ans, leur destinée est révélée et, en un instant, la réalité bascule. Qui sont-ils vraiment ? Comment maîtriser ses pouvoirs quand on se retrouve plongé dans un monde totalement inconnu ? A qui accorder sa confiance quand tant de choses sont cachées entre les lignes ?



Disponible sur [www.lanuitdudimanche.fr](http://www.lanuitdudimanche.fr)

# LA NUIT DU 12

## TOUS COUPABLE



À LA PJ CHAQUE ENQUÊTEUR TOMBE UN JOUR OU L'AUTRE SUR UN CRIME QU'IL N'ARRIVE PAS À RÉSOUDRE ET QUI LE HANTE. POUR YOHAN C'EST LE MEURTRE DE CLARA. LES INTERROGATOIRES SE SUCCÈDENT, LES SUSPECTS NE MANQUENT PAS, ET LES DOUTES DE YOHAN NE CESSENT DE GRANDIR. UNE SEULE CHOSE EST CERTAINE, LE CRIME A EU LIEU LA NUIT DU 12.

**Réalisation** : Dominik Moll

**Scénario** : Dominik Moll et Gilles Marchand, d'après le livre 18.3 - Une année à la PJ de Pauline Guéna

**Montage** : Laurent Roüan

**Bastien Bouillon** : capitaine Yohan Vivès

**Bouli Lanners** : Marceau

**Pauline Serieys** : Stéphanie (Nanie), la meilleure amie de Clara

**Lula Cotton-Frapier** : Clara Royer

**Anouk Grinberg** : la juge

-----

Nanie, la meilleure amie de la victime, s'installe. En face d'elle, impassible, le capitaine Vivès attend. Visage fermé, reproches dans la voix, il

questionne. La liste des amants de Clara n'est pas complète. Il martèle, il accuse. Il veut savoir avec qui elle couche. Les questions sont rythmées par le passage des camions, qui passent sur la route, juste au pied de ce resto routier, de cette cantine quelconque, avec ses tables rectangulaires d'école primaire.

La scène arrive à peu près au milieu du film, et avec, Nanie, elle nous met mal à l'aise, elle nous malmène. Comme Nanie, on ne comprend plus ce que cherche le flic, on ne comprend pas sa logique, et surtout, on ne comprend plus à quoi ça rime.

Et, doucement, Nanie remet les choses à leurs



places, elle nous explique, elle met les mots sur le mal-aise qui nous étroit dans cette scène.

« Qu'est-ce que ça peut faire de savoir avec qui elle couche ? Depuis qu'elle est morte, j'ai l'impression de ne dire que des saloperies sur elle. C'était ma meilleure amie. »

Ces quelques phrases secouent l'inspecteur, vont marquer son évolution et ses actions pour la suite du film. Mais elles résonnent aussi pour le spectateur. Hormis les parents, qui dit du bien de la morte ? Qui dit des mots bienveillants sur elle ? Ses amants la déconsidèrent, ricane, n'envisagent pas sa mort comme affectant leurs réalités. Le portrait de Clara aux yeux de la police est un portrait dégueulasse, alimenté par les témoignages d'hommes violents, décérébrés, ou, pire, normaux.

C'est la question qui nous taraude à ce moment-là. Que dira-t-on de nous une fois que nous serons morts ? La réponse est simple : du mal. Les amis, les témoins, les voisins, les gens qui nous voulaient du bien : dans l'esprit de ces petits flics ordinaires, vivant après nous, toutes nos actions, toutes nos décisions sont mauvaises. Nous serons tous coupables une fois mort. Le portrait qui sera fait de nous sera le portrait de nos échecs, nos renoncements, nos douleurs, nos trahisons. Un portrait en négatif. Un portrait dégueulasse.

### **Un bon flic est un flic seul**

Le capitaine Yohan Vivès dirige cette enquête, dont on sait dès le début qu'elle n'aura pas de solution. On le voit diriger ses hommes, on le voit douter, on le voit échouer. On le voit surtout seul, tout le temps. Personne chez lui, pas le moindre commencement de preuve de vie amoureuse, d'échec sentimental ou de velléité amoureuse. Rien. Nada. Autour de lui, ça s'aime, ça se sépare, ça vit, ça pète les plombs, ça dépasse les bornes. Le capitaine, malgré un accès de colère pour sauver ce qu'il reste de l'honneur de Clara, reste monolithique. Est-on un meilleur flic quand on est seul ? Un bon flic doit-il obligatoirement sacrifier sa vie sociale pour mieux se concentrer sur son métier ?

Ce sont les deux thèmes du film qui m'ont le plus interpellé. Plus lisible ou voyant, le film aborde aussi la place des femmes dans une ère post #metoo, à travers les personnages de la juge et de la nouvelle enquêtrice à la fin du film. Elles mettent en lumière la problématique, le thème et une certaine conclusion à l'ensemble, à l'évolution de Yohan.



# PETITES BOITES

EN 2015, DANS LA BANLIEUE CHIC DE GRENOBLE, UNE BABYSITTERS, UN COUPLE FRAICHEMENT MARIÉ ET LEURS ENFANT ONT ÉTÉ AU COEUR D'UNE AFFAIRE CRIMINELLE À VOUS FAIRE DRESSER LES CHEVEUX SUR LA TÊTE. IBRAHIM BEN ALLEB A ENQUÊTÉ...

C'est une maison semblable à tant d'autres dans la rue, avec son petit jardin à l'arrière, son petit perron, son petit garage, sa petite allée. La petite rue qui y mène est bordée de petites boites, toutes semblables à celle qui nous intéresse. Les gens qui y vivent sont tous pareils, ils sont jeunes dans tout ce qu'ils entreprennent : jeunes diplômés, jeunes mariés, jeunes parents, jeunes salariés. Cette petite boite est leur tout premier acte dans la vie active, leur fondement, leur terreau. Pour différencier les petites boites les unes des autres, les gens qui y vivent rivalisent d'ingéniosité. Ici, une boite à lettre en forme de chalet suisse ; là, une façade repeinte en bleue ; plus loin, un parterre de roses blanches et de tulipes rouges. C'est une compétition qui ne dit pas son nom mais qui se devinent dans les regards en coin échangés au bord des routes. La petite boite de la famille Tupin passerait presque inaperçue. Elle est nue, blanche, et ne comporte aucun des signes particuliers qu'affectionnent les habitants du quartier.



Bien sûr, il y eut des craquements, des courants d'air inexplicables. Il y a toujours des bruits dans les maisons que l'on ne connaît pas. Bien sûr, Mélissa crut entendre des pas au plafond ou un souffle froid sur son cou.

C'est pour cette raison que les voisins n'ont pas tissé de réels liens avec les gens de la petite boite blanche. Pourtant, ceux qui y vivent - Sophie et Arnaud Tupin - ont emménagé il y a un peu plus d'un an. Mais jamais il n'était venu l'idée à Sophie d'investir dans un nain de jardin. Il faut dire qu'à l'époque, elle était enceinte et que son jeune époux débutait à peine sa carrière dans une banque d'affaire. Alors, entre agrémente



# Les Tupins

une façade et préparer le nid le plus douillet possible pour son enfant à naître, il n'y avait même pas eu de question à se poser. « La maison toute blanche », voilà ce qu'avait dit Sophie à la babysitteur. Et effectivement, elle n'eut aucun mal à la trouver.

Mélissa avait tout juste seize ans et était la petite dernière d'une famille comprenant 3 garçons, tous plus âgés qu'elle. Sa seule motivation était de financer le permis voiture que ses parents refusaient de lui offrir - quand bien même ils n'avaient pas fait tant de simagrées pour ses frères. Elle aurait pu en prendre ombrage mais décida d'en profiter pour prouver que sa volonté ne connaîtrait aucune limite, aucun obstacle, aucune adversité. Elle avait choisi ce quartier pour ses résidents huppés, loin de ceux de la tour dans laquelle elle vivait. Ici, elle pourrait augmenter ses tarifs et parvenir plus vite à réunir la somme dont elle avait besoin. Elle avait parfaitement étudié le terrain avant de lancer sa petite entreprise. Elle avait identifié les boulangeries, les épiceries, tous les endroits que les habitants de ce quartier fréquentaient. Elle avait imprimé sur du joli papier cartonné rose et bleu son offre de service. Elle avait passé une semaine à déposer ses cartons dans les commerces alentours et à les distribuer dans les petites boîtes à lettres. Depuis trois mois, Mélissa régnait du haut de sa bonne réputation. Ce samedi soir-là, c'était la première fois qu'elle travaillerait pour les Tupin.

A peine avait-elle sonné, que Sophie lui ouvrit la porte. Sophie semblait à peine plus âgée que Mélissa. Blonde, à la taille irréprochable, sanglée dans une petite robe d'été, elle accueillit Mélissa comme si elle faisait déjà partie de la famille. En quelques minutes, elle eut l'impression de retrouver une meilleure amie. Sophie lui raconta la rencontre avec Arnaud, leur coup de foudre, le mariage précipité, la naissance du bébé, le bonheur sans tâche que le couple vivait. Les confidences abondaient, mettant Mélissa mal à l'aise sans qu'elle le laisse paraître. Des pas rapides derrière elle dans l'escalier mirent fin à ce flot de familiarité. Arnaud, sourire aussi blanc que la façade de la petite boîte, à la musculature se dessinant sous sa chemise, entra dans la cuisine et ce fut pire. Il embrassa Mélissa comme l'aurait fait un de ses frères et se lança à son tour dans une vive démonstration du bonheur. Baisers intempestifs, rires plus grands que nature, le jeune couple finit par avouer que la perspective de passer leur première soirée sans Bébé Tupin les emplissait d'une joie presque ivre. Mais leur second anniversaire de mariage méritait bien cela. En moins de temps qu'elle ne l'aurait cru, ils lui montrèrent le salon où Mélissa pourrait profiter de la télé après avoir couché Bébé Tupin. Ils lui donnèrent le numéro en cas d'urgence, vérifièrent que le repas de l'enfant était prêt à être réchauffé, listèrent quelques formalités et souhaitèrent à Mélissa de passer une bonne soirée. Sophie voulait absolument partir avant le réveil de

Bébé Tupin pour ne pas que la séparation, temporaire, soit trop éprouvante. Ils embrasèrent donc Mélissa à tour de rôle et s'enfuirent, la laissant seule, dans une petite boîte blanche toute vide.

### La maison

Bien sûr, il y eut des craquements, des courants d'air inexplicables. Il y a toujours des bruits dans les maisons que l'on ne connaît pas. Bien sûr, Mélissa crut entendre des pas au plafond ou un souffle froid sur son cou. Mais elle avait suffisamment d'expérience pour prendre tout cela pour le peu de chose que cela représentait : son imagination. Aussi, tenant à la main le babyphone, elle alla se préparer un sandwich dans la cuisine. C'est à cet instant que Bébé Tupin – ou Gaston pour ne pas le nommer – se réveilla. Elle monta aussitôt dans la chambre d'enfant pour découvrir une véritable caverne aux trésors. Le lit, au milieu de la pièce, était cerné par des tapis moelleux et des jeux de toutes sortes : piano d'éveil, mobile musical, peluches à foisons et même plusieurs à taille démesurée. Un ours en peluche gigantesque dans un coin de la pièce tendait ses bras molletonnés. Mélissa tressaillit d'enchantement. Elle aurait bien emporté toutes les peluches pour sa propre chambre. Elle souleva délicatement Gaston de son lit et entreprit de le bercer pour le calmer. Inconsciemment, elle se dirigea vers l'ours et finit par s'asseoir contre lui avec délectation. Marmonnant des banalités à Gaston, elle referma un bras de l'ours sur eux et cala sa tête dans son encolure. « Il est gentil ton ours » chantonna-t-elle à Gaston en le chatouillant d'un bout de patte. « Elle est bien jolie ta chambre, Gaston » lui dit-elle avec une pointe de jalousie. « On fera de la girafe ce soir si tu es sage, mon bébé. ». Assise contre l'ours, Mélissa avait une parfaite vue sur la chambre et ses merveilles. Une girafe colossale montée sur roulette semblait la prier de la rejoindre illico presto. Près d'elle, un clown joyeux serrant une petite licorne était posé sur une chaise à bascule. Un autre ours, tout aussi grand lui faisait même face, à-demi caché par la porte d'entrée. « Allez Gaston, on va arrêter de rêver ! C'est l'heure de manger, on ira prendre un bon bain chaud et dodo pour tout le monde, tu veux ? » Gaston esquissa un sourire que Mélissa lui rendit, sans savoir que le drame était déjà en route et ne pouvait plus être évité.

### Le body

Trois heures plus tard, Mélissa fermait la porte de la salle de bain, Gaston blotti tout contre elle. « Tu sens bon le bébé tout propre » lui dit-elle, respirant à plein poumon. « Miam, miam, je vais manger le petit Gaston ! » Elle déposa délicatement l'enfant dans son lit et lui fit un baiser sur son front. « Demain, à ton réveil, c'est ta maman que tu verras, Eh oui, mon bébé, dors bien ! ». Mélissa quitta la chambre, laissant la porte entrouverte et regagna le salon. Elle termina enfin la prépa-

ration de son sandwich et se fit même un plateau-télé. Calée dans le meilleur fauteuil, la télé allumée, elle s'apprêtait à dévorer son repas lorsque le babyphone se déclencha. Gaston pleurait. Elle mit moins d'une minute à le rejoindre. Gaston était dans son lit et, sans tout à fait comprendre comment il s'était débrouillé, il était à demi nu, son body sur ses chevilles. « Eh bien Gaston ! le réprimanda-t-elle, on n'aime pas son body, mon chéri ? » Se moquant de Bébé Tupin, Mélissa le rhabilla délicatement. Elle le berça quelques minutes pour le calmer et lui souhaita à nouveau une bonne nuit. Dix minutes plus tard, la moitié du sandwich dévoré, Gaston se remit à pleurer. Cette fois-ci, Mélissa le trouva en couche-culotte, son body uniquement maintenu par la cheville gauche. « T'es un petit Houdini, toi ! On va t'appeler Gaston Houdini, pas vrai, mon bébé ? » Patiemment, Mélissa rhabilla à nouveau l'enfant et le consola. « Et maintenant, tu dors, d'accord ? » Dix minutes plus tard, la notification d'un SMS la fit sursauter.

- Tout va bien ma chérie ? lui demanda sa mère.

Mélissa prit en photo son plateau-télé dévoré et l'envoya à sa mère.

- Oui. Sauf que le bébé n'arrête pas de se déshabiller ! Il n'aime pas son body Spiderman, lol ;

Dix secondes plus tard, babyphone et téléphone se déclenchèrent. Gaston pleurait à nouveau et sa mère lui envoyait le message suivant :

- Il a quel âge ton bébé ? Un bébé, ça ne se déshabille pas tout seul !

La vérité

Le body Spiderman était à nouveau accroché aux pieds de Gaston et celui-ci pleurait.

- Tu veux qu'on change ton body, mon petit Houdini ? lui dit-elle en chantonnant.

Elle récupéra dans l'armoire un body neutre, uni, tout blanc et entreprit de remplacer le Spiderman fuyant. Mettant ce body en boule, elle le jeta au pied du lit. « Et voilà, mon bébé, plus de Spiderman ! Maintenant, tu dors, tu veux bien ? » Regagnant le salon, Mélissa lut et relut le message de sa mère. Que devait-elle faire ? L'appeler ? Consulter internet pour des cas similaires ? Peut-être que Gaston était juste particulièrement habile ? Elle tournait et retournait, et les questions et le smartphone, sans arriver à prendre une décision. Et, à nouveau, le babyphone se déclencha. Aussitôt, Mélissa appela le numéro d'urgence. Arnaud décrocha au bout de quelques secondes.

- Bonsoir Monsieur Tupin, je suis désolée de vous

- Est-ce que tout va bien Mélissa ? Il y a un problème ?
- Non, non, lui répondit-elle en gravissant les marches. C'est juste que Gaston a du mal à s'endormir et cela fait 3 fois qu'il enlève son body.
- Qu'il enlève son body ? Comment ça ?
- Oui, je le retrouve à moitié nu et
- Il y a qui avec vous ?
- Personne Monsieur Tupin, je vous assure.
- Et dans la chambre de Gaston, il y a qui ?
- Personne, je...
- Décrivez-moi la chambre, Mélissa.
- Je... Attendez ...

Mélissa venait d'entrer dans la chambre.

- Bah lui non plus tu ne l'aimes pas, mon petit Houdini ?

Elle prit Gaston dans ses bras pour calmer ses pleurs et poursuivre la conversation.

- Mélissa, décrivez-moi ce que vous voyez.
- Rien de particulier, Monsieur Tupin, les peluches, le grand piano avec les animaux dessinés dessus, la girafe, le clown, les deux ours
- PARDON ? Qu'est-ce que tu viens de dire, Mélissa ?
- Je...
- QUEL CLOWN, Mélissa ?

### La fuite

« Quel clown ? » Ces deux mots résonnèrent dans sa tête à mesure que son sang se glaçait dans ses veines, que ses poils se hérissaient, que son cœur cessa de battre un instant. « Quel clown ? » Cette peluche grandeur nature, assise sur la chaise à bascule, voyons. D'ailleurs, cette chaise à bascule avait-elle jamais cessé de bouger ? Qu'est-ce qui la faisait se balancer ainsi de manière à peine perceptible ? Et cette peluche, ce clown, ce maquillage, ce souffle De toute ses forces, Mélissa poussa le lit de Gaston en direction de la chaise à bascule et hurla. Serrant Gaston contre elle, elle prit la fuite en apercevant du coin de l'œil le clown se relever derrière elle. Un bruit de fracas l'accompagna dans ses escaliers

mais elle ne se retourna pas. Elle ouvrit la porte d'entrée et courut sans destination dehors, en hurlant à tue-tête. « A l'aide, à l'aide ! » Derrière elle, un clown et ses grandes chaussures tentaient de la rattraper. Des chiens commencèrent à aboyer, les rideaux des petites boîtes se soulevèrent. Un voisin sortit avec une batte et trois autres en pantoufles. Les quatre prirent en chasse le clown qui balançait ses grosses chaussures pour gagner de la vitesse. Une voisine fit signe à Mélissa. Tremblante, en larmes, elle entra dans une petite boîte bleue et refusa qu'on lui retire Gaston. Ce n'est que trente minutes plus tard, après l'arrivée des pompiers et de la police, lorsque Sophie et Arnaud Tupin arrivèrent, que Mélissa se sépara de Bébé Gaston et s'effondra sur le sol carrelé tout blanc de la cuisine, en état de choc.

### Épilogue

L'homme qui s'était déguisé en clown pour assouvir ses fantasmes n'a jamais été retrouvé. Pour remercier Mélissa d'avoir sauvé leur enfant, les Tupin lui offrirent son permis de conduire et sa première voiture. Ils déménagèrent le mois suivant l'agression. Dans leur ancien quartier, une société de gardiennage proposa ses services "à des prix défiant toute concurrence". Deux ans plus tard, Gaston eut une petite sœur. Les Tupin l'appelèrent Mélissa.



### Épilogue 2

Cette histoire est une légende urbaine qui se faufile, se répand et se partage de baby-sitter en baby-sitter.



**OUVERT  
LA  
NUIT**

# BALADES EN PANDÉMIE

La nuit est froide mais pas tant que ça. Marseille a connu pire mais surtout, on l'a connue plus bruyante. Le couvre-feu semble avoir calmé autant que vidé ses rues. Quelques rares promeneurs de chiens masqués se hasardent au coin des avenues. Pourtant, en tendant l'oreille, on croit déceler dans l'atmosphère quelques éclats de sons lointains...



Je risque gros, je risque de tout perdre. Mais, en même temps, comme dirait l'autre, qu'est-ce que je peux faire ?

“Vous ne donnerez pas la vraie adresse ?” s’inquiète le propriétaire du bar en passant une main sur son menton. Il est 21h30, le rideau de fer est fermé, l’intérieur baigne dans une ombre propice. En silence, l’unique serveur s’occupe des commandes. Les clients ne sont pas nombreux. Trois ou quatre tables, des habitués du quartier, des habitués d’avant la pandémie. Les conversations se font tranquillement, les rires sont contenus. La peur du gendarme ?

- On est là, entre nous, notre but n’est pas non plus de faire la nique à ceux qui restent chez eux, temporese Alain, devant sa bière.

L’idée, ou plutôt l’envie lui ait venu lors du premier confinement.



- Il y a eu un manque. L’isolement, ce n’est pas bon. On a besoin des autres.

Avec la mise en place du second confinement et du couvre-feu, Alain pense ne pas pouvoir tenir. Il s’en ouvre au propriétaire du bar, dans

lequel lui et ses amis ont leurs habitudes. En me racontant la naissance du groupe clandestin, un de ses amis acquiesce et prend la parole :

- En fait, me dit-il, le problème c’est qu’une fois le taf fini, il nous restait quoi ? A rent-

rer chez nous, et basta. Rien d’autre. Alors Face Time, les apéros-zooms, c’est fun un temps, on l’a fait. Mais là, ça devenait trop... trop...

Son amie, Anna, vient à la rescousse :

- Nous ne sommes pas des robots. On a besoin de se voir, de se parler en vrai et puis c’est tout. Puis, entre nous, regardez autour de vous...

Autour de moi justement, je vois une dizaine de trentenaires éparpillés dans le bar, masqués pour la plupart et bavardant tranquillement devant leurs boissons. Anna poursuit :

- Nous ne sommes pas des idiots ou des irresponsables. Nous sommes là parce que nous en avons envie tout autant

que besoin. Le serveur a un masque, des gants et nous-mêmes, nous faisons très attention à ce que nous faisons. Nous ne sommes pas des enfants de huit ans à qui il faut donner l'ordre de ne surtout pas sortir de la chambre.

La réflexion fait tilt dans ma tête. La désobéissance serait-elle la marque du refus d'une infantilisation plus qu'un besoin de se retrouver ? A cette interrogation, Alain s'énerve.

- Non, non, non, ne faites pas de nous des complotistes ou des militants politiques au rabais ! Il n'y a aucune revendication politique dans nos rendez-vous clandestin. Ailleurs, peut-être, mais ici, non. Fabrice vous l'a dit, nous n'avions pas d'alternative au dodo, boulot, dodo. Nous avons besoin de nous retrouver, en toute sécurité et en toute responsabilité. Je ne me voyais pas passer mes soirées après 18h tout seul devant Netflix. Ce n'était humainement pas possible.

Derrière son comptoir, Samir s'occupe des commandes qu'il dépose sur un plateau que le serveur emporte. Ses lunettes rectangulaires d'intello s'embuent à mesure qu'il me parle derrière son masque.

- Oui, j'ai hésité, bien sûr. Et oui, j'ai peur qu'on me dénonce. Je risque gros, je risque de tout perdre. Mais, en même temps, comme dirait l'autre, qu'est-ce que je peux faire ? Qu'est-ce que je faisais ? Rien. Ce bar, c'est devenu ma vie. Les gens qui y passent sont devenus des amis. Je connais leurs vies, leurs plaisirs, leurs coups durs. En mai 2020, je tournais en rond, tout seul chez moi, tellement que j'ai cru devenir fou. Je n'ai pas l'impression de faire quelque chose de mal. On ne fait pas de bruit, on ne nargue pas les autorités ou les habitants du quartier, on veut juste ne pas perdre le lien.

Lorsque j'évoque les risques de contaminations ou de clusters, Samir balaye mes objections d'un geste.

- J'ai un seul serveur : masqué et ganté. Je suis masqué et ganté aussi. On change de masques et de gants régulièrement. Je demande aux clients de garder leurs masques lorsqu'ils parlent. Depuis mon ouverture sous les radars, je n'ai pas eu un seul écho d'une contamination dans mon bar. Donc, merci, ne me parlez pas de sécurité ou de responsabilité. Responsable, nous le sommes.

A l'extérieur, c'est à peine si l'on distingue les lumières qui filtrent. Comment se douter que derrière le rideau métallique, on s'évertue à conserver un semblant d'interactions humaines ?

Je m'éloigne, je remonte la rue principale pour ensuite

bifurquer dans une impasse. Là, un homme qui fume, adossé au mur, me fait signe. Il ouvre alors la porte de service et me fait entrer dans la cuisine clandestine de ce restaurant familial des marseillais.

- Officiellement, nous sommes ouverts la nuit en vente à emporter. Blanquette, choucroute, poulet, livrés chez vous en 30 minutes !

Je lui demande s'il est au courant pour la crêperie installée un peu plus haut. Sa mine s'assombrit.

- Oui. Tout le métier est au courant et, à mon avis, la moitié des restaurateurs de la ville font comme lui. Qu'est-ce que vous voulez... Un habitant l'a dénoncé parce qu'il voyait des gens aller et venir dans son resto après le couvre-feu et lui ne faisait pas de vente en livraison. Le fait est qu'il avait conservé quelques tables pour ses clients les plus fidèles. Bon, ben voilà. Il a écopé d'une amende, son resto est fermé jusqu'à nouvel ordre et il risque de la prison lorsqu'il passera devant le juge.

Michel soupire et s'installe sur un coin de table. Derrière lui, ses commis s'affairent.

- La délation, c'est un truc que je n'ai jamais compris. Encore moins dans cette situation. Ce que cela suppose comme frustration pour dénoncer, ça me dépasse.

Il est tiré de sa rêverie par la lourde chute d'une casserole.

- Ils sont deux pour faire le travail de quatre, m'explique-t-il. Ce virus me prend à la gorge, financièrement parlant. J'ai la moitié du staff en chômage technique. Si je n'ouvrais pas en livraison et en clandestin, c'était la clef sous la porte. Fissa. Et ça dure, ça dure. Je sais déjà que je ne pourrais pas réengager tout le monde à la sortie de la pandémie, il me faudra quelques mois. C'est une vraie question pour nous : est-ce que les gens vont changer leurs habitudes ? Je ne sais pas.

Il pose son regard sur moi, sur mon stylo qui note ses paroles et tombe à nouveau en rêverie. Un instant plus tard, il tape dans ses mains, revigoré.

- Vous ne pouvez pas mieux tombée, vous allez voir ! me promet-il. C'est une table totalement illégale, une dizaine de personnes. Normalement, j'installe des petites tables, 4 ou 5 personnes maximum. Mais là, l'histoire m'a touché.

Il m'accompagne jusqu'à une petite salle où une grande table a été installée. Autour, trois couples et une poignée d'enfants ont l'air de passer un agréable moment. Les enfants sont masqués. A mon arrivée, une femme se lève, solaire, et vient à ma rencontre.

- Vous êtes la journaliste ? Je fais les présentations ? En fait, nous sommes tous voisins, et nous nous croisons ici de temps en temps depuis le couvre-feu. Une amitié est née. Nous nous sommes reconnus dehors, dans la cour de l'immeuble.

Un des hommes m'invitent à m'installer entre eux et poussent un peu les assiettes pour que je puisse poser mon carnet de note. Entre rires, anecdotes et bonne humeur, tous me racontent la même histoire.

- Au début, nous n'osions pas nous parler. On s'est reconnu bien sûr, on savait qu'on bravait les interdits en se retrouvant ici. On se lançait des coups d'œil, des petits sourires à la dérobée. C'était comme faire partie de la même bande de malfaiteurs ! Puis, à force, voilà, on a brisé la glace. On se

donne rendez-vous. On va chercher nos enfants ensemble. On se fait des diners chez nous. C'est une belle histoire, quoi ! Quand toute cette connerie sera finie, nous partirons même en vacances ensemble !

Il est 23h00. Dans la rue inanimée, je croise un promeneur de chien. Il me sourit de loin et me lance un "bonsoir" un poil trop enjoué. En période de non-couvre-feu m'aurait-il saluée ? Les solitudes imposées sont avides de solidarités, elles créent des envies de camaraderies. C'est ce qui m'a frappée lors de mes déambulations nocturnes : cette nécessité absolue d'aller vers l'autre. Pour moi, qui pense que l'autre est un oxygène indispensable, ce n'est pas pour me déplaire.

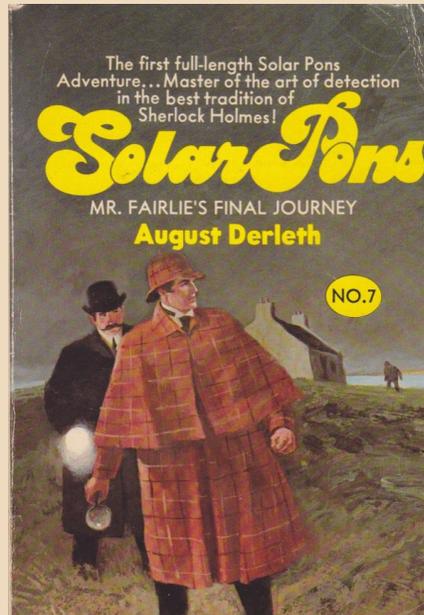


# Holmes & le multivers

C'est un petit livre érudit et gonflé à ras-bord de plaisirs, de partages et de conseils. C'est un petit livre érudit qui nous décrypte Sherlock Holmes et sa méthode et nous explique pourquoi le détective se retrouve extrait de sa chronologie et de son univers propre pour se balader avec brio dans la fantasy ou l'horreur. En somme, c'est un excellent livre pour tout fan de Sherlock Holmes !

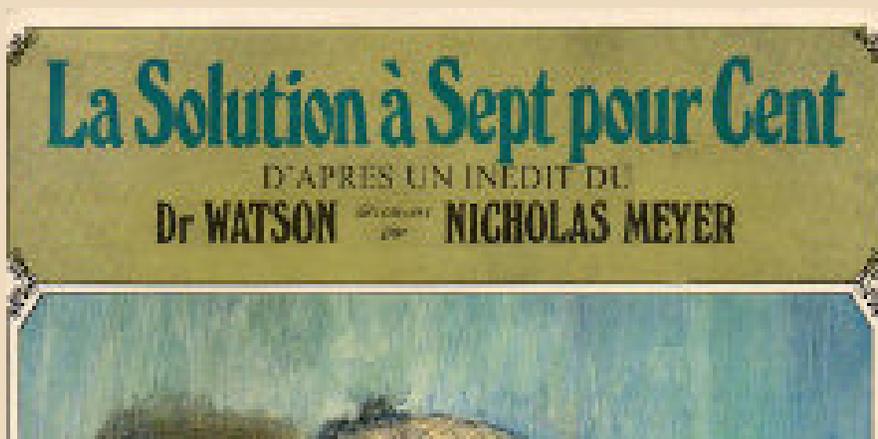
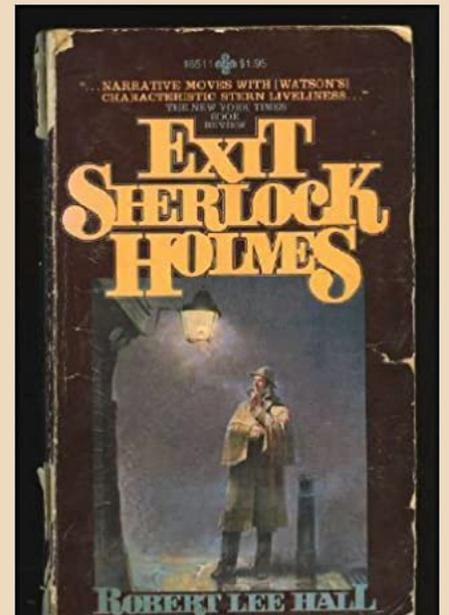
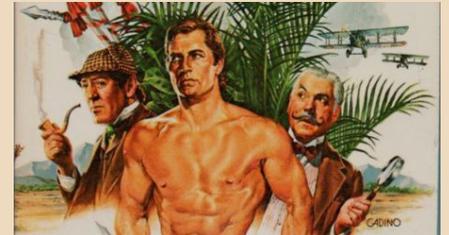
« Sherlock Holmes, détective de l'étrange », par Xavier Mauméjean, aux éditions Les Impressions Nouvelles dans la collection La fabrique des héros commence par rectifier une vérité. Sherlock Holmes ne pratique pas la déduction mais l'abduction. Précision importante, ses déductions tombent toujours juste. En ce sens, parce qu'il ne se trompe jamais, il crée son univers autour de lui. Ce qu'il déduit devient la vérité. Il donne ainsi naissance à un univers. Le sien déjà, mais aussi tous ceux dans lequel il se retrouve projeté par des auteurs facétieux.

On apprend ainsi dans cet ouvrage que Sherlock Holmes est apparu, du vivant de Conan Doyle, dans Tarzan ! Où que August Derleth avait proposé de reprendre le personnage de Sherlock lorsque Conan Doyle a dévoilé



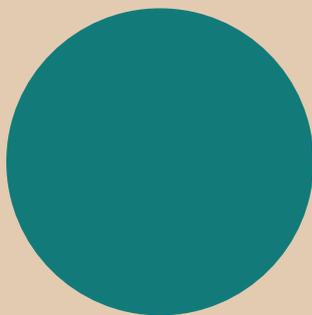
son intention d'abandonner son personnage. Devant son refus, Derleth a inventé un détective qui lui ressemble fort : Solar Pons.

Le livre est truffé de conseil de lecture, d'anecdotes et jamais Xavier Mauméjean ne nous perd dans son raisonnement.



# Sherlock Holmes

DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE  
XAVIER MAUMÉJEAN



SHERLOCK HOLMES, DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE, AUX ÉDITIONS "LES IMPRESSIONS NOUVELLES" EST UN LIVRE GÉNÉREUX, PARTAGEANT UNE RÉFLEXION SUR LES ALI-TÉRATIONS DE SHERLOCK HOLMES ET PARTAGEANT AVEC SON LECTEUR UNE INNOMBRABLES LISTE DE LECTURE. LE PODCAST "ALLÖ, C'ESTOI TOI?" NOUS A AUTORISÉ À RETRANSCRIRE ICI L'INTERVIEW DE XAVIER MAUMÉJEAN.

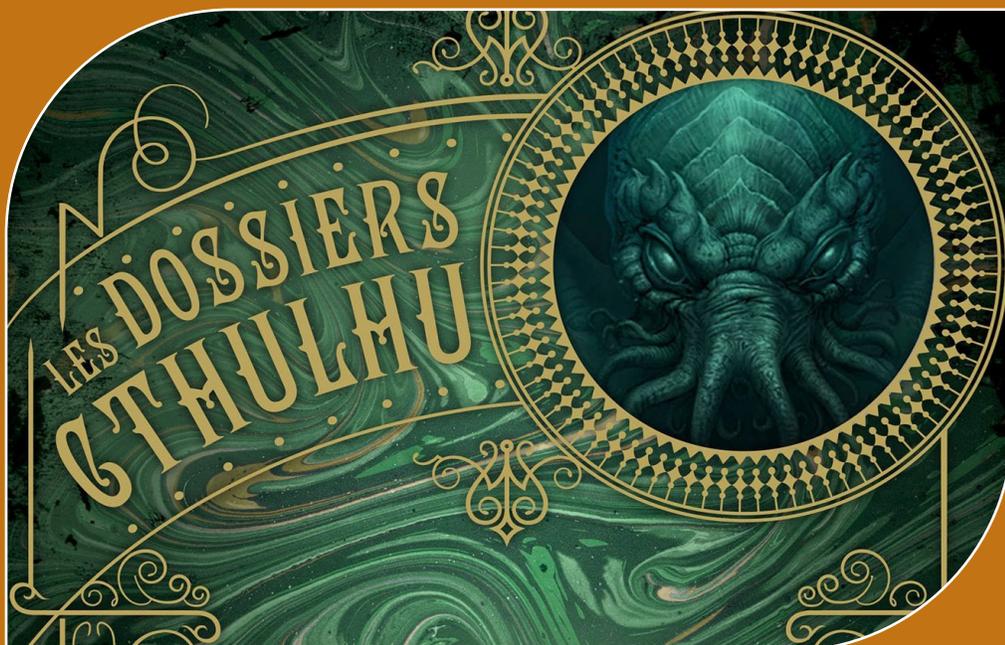
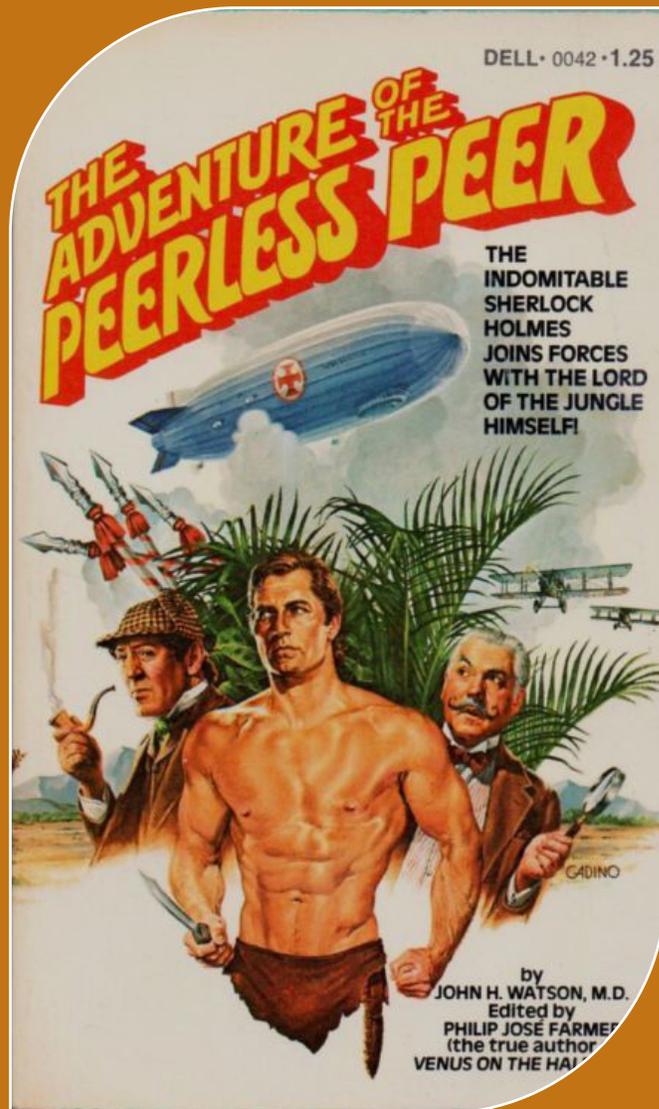
Avant de parler de votre livre, avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais commencer par de l'anecdotique. Vous racontez dans les premières pages que Sherlock Holmes est un personnage fictif qui reçoit des lettres bien réelles. Des demandes en mariage, des demandes d'aides, des demandes d'auto-graphes. Et une société s'est même créé pour répondre à tous les courriers reçus. Elle existe encore cette société ?

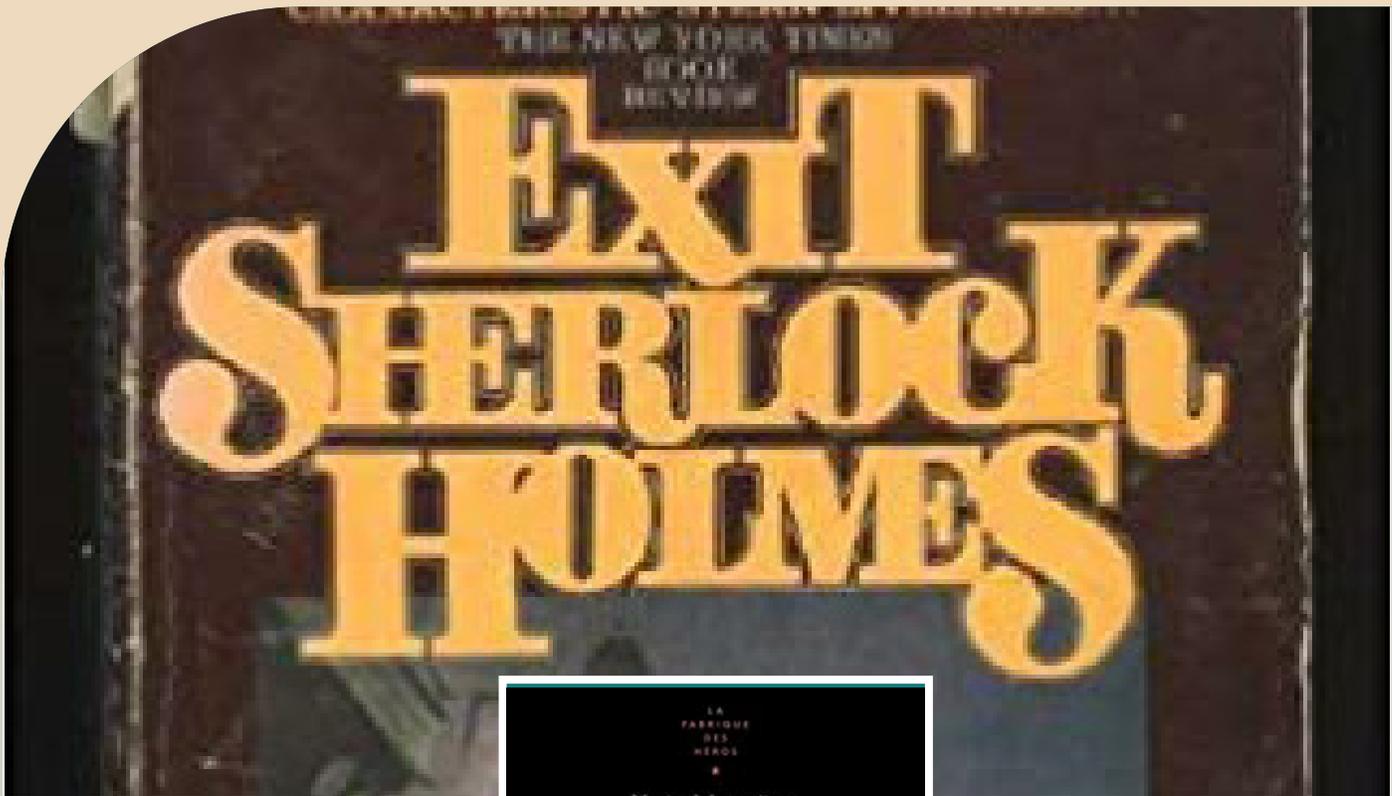
**XM :** Tout à fait, très rapidement après la création du personnage et en effet ça vient du monde entier, ce n'est pas simplement anglais, ça vient d'Australie, des Etats-Unis, mais aussi du Japon. Et comme vous le dites, ça couvre un peu tout. Alors, on invite Holmes à

être témoin d'un vrai mariage, bien sûr, rassurez-vous, Watson est également invité ! On demande à Holmes de retrouver à peu près n'importe quoi, des bijoux, des testaments. Hélas il y a des gens qui le prennent un peu trop au sérieux et qui l'invitent à enquêter sur de véritables affaires, c'est arrivé. Et pour répondre à toutes ces personnes on a créé un poste à temps complet de secrétaire - c'est un métier rêvé - tenu par une femme, et qui commence toujours ses lettres par Monsieur Holmes n'est pas là actuellement, il s'est retiré pour s'occuper de ses abeilles mais nous lui transmettons bien sûr et vous recevez ses compliments.

**C'est fou ça vaut le coup d'envoyer une petite carte postale !**

Ah tout à fait, vous êtes

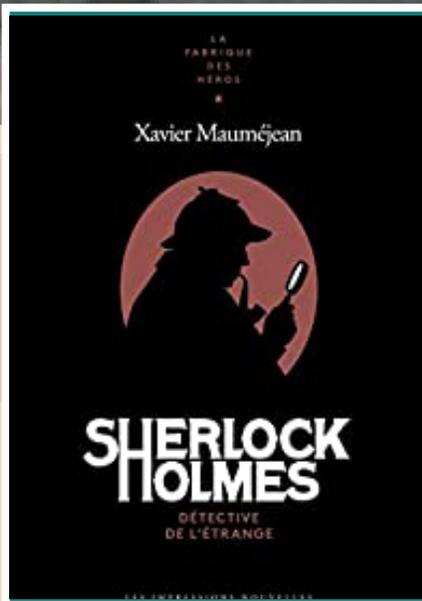




un enfant, vous envoyez une lettre au père Noël et une lettre à Sherlock Holmes et vous commencez une belle collection de correspondance !

**Quand j'ai vu le titre de votre livre, « Détective de l'étrange », je me suis dit, à tort, que ça allait parler de Conan Doyle et du tournant ésotérique de sa vie. En fait pas du tout, vous nous expliquez dans ce livre pourquoi et comment Sherlock Holmes se retrouve pastiché dans des romans hors littérature policière. On le retrouve notamment dans les littératures de l'imaginaire.**

Vous faite bien de la rappeler, Conan Doyle s'est intéressé au spiritisme mais très tôt, pas seulement au soir de sa vie quand il a perdu son frère, son fils etc. Mais dès 1893, à la mort de son père, il a commencé à s'y intéresser. Mais Conan Doyle cloisonnait beaucoup, c'est-à-dire il y avait la partie mystique, ésotérique, spiritisme d'un côté, et par contre dans les aventures de Sherlock Holmes, même si, des fois, elles ont une allure un peu mystérieuse, elles ont toujours une conclusion ra-



tionnelle. Mais effectivement, dans les suites et les pastiches qui ont été donné, Sherlock Holmes s'est échappé de son genre de prédilection et il est allé enquêter dans des univers étrange comme le fantastique, la science-fiction et même la fantaisie.

**Comment vous expliquez ça, pourquoi Holmes et pas Poirot ?**

Parce que Sherlock Holmes, tout le monde le connaît. Même si vous n'avez pas lu une seule histoire du détective, vous connaissez son allure, ses vêtements,

# SHERLOCK HOLMES DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE

même si ce n'est pas Conan Doyle qui les inventé, on a une idée très précise. Comme Tarzan ou Zorro, ce sont des figures. Et, en plus, il incarne un détective. C'est le roi de la déduction, et puis il est athlétique, ce que Poirot n'est pas vraiment, donc il présente des caractéristiques qu'on peut déplacer du roman policier vers des genres où il aurait plus à se bouger, plus dans l'action comme dans la fantasy ou la science-fiction. C'est assez facile mais ce qui est très fort c'est que non seulement il survit à sa sortie du roman policier, mais il change les genres dans lequel il arrive.

**Ce que vous expliquez dans le**

domaine scientifique. Exemple : le chaînon manquant. C'est un terme qui apparaît d'abord dans la géologie, ça désigne une strate entre deux couches rocheuses et dans la géologie ça n'a aucun succès. Et puis quelqu'un, en 1851, prend le terme du chaînon manquant et le met dans la biologie, le vivant et là énorme succès, c'est-à-dire que le concept, au départ, de géologie va connaître sa véritable fortune dans la biologie. C'est ça un lemme, ça apparaît dans un autre domaine et le change radicalement. Sherlock Holmes est un lemme parce qu'il apparaît dans le récit policier et il arrive à transformer d'autres domaines littéraires. Ensuite

abduction c'est-à-dire il tombe à coup sûr, alors que ce n'est pas prévu, je prends par exemple si on dit que Conan Doyle va en Suisse dans une station de ski, hors Conan Doyle aime le ski, donc il y va pour faire du ski, c'est une abduction. Mais non, peut-être il y va parce qu'il va voir un ami ou parce qu'il va se détendre ou parce qu'il est en pleine dépression, il doit changer d'air. Seulement le pouvoir de Sherlock Holmes, c'est qu'il tombe toujours juste.

**C'est en ça qu'il crée son propre univers ?**

Tout à fait.



**livre, vous dites que Sherlock Holmes voit advenir le réel, il crée le réel autour de lui. Page 26, je cite, « il a cette faculté à rendre compte du réel ou plutôt à le faire advenir par réminiscence ou abduction, cela va imposer le détective en lemme. » Pouvez-vous nous rappeler ce qu'est un lemme et une abduction ? Et nous dire en quoi Holmes survit dans les autres univers ?**

En fait c'est très simple. Un lemme, c'est un concept qui apparaît dans un domaine de la science et qui est transféré dans un autre

l'abduction, c'est le véritable raisonnement de Holmes. Parce que quand Sherlock Holmes définit son raisonnement il parle de déduction. Alors bien sûr, c'est une déduction encore faut-il savoir laquelle. Il procède par inférence, il tire une conclusion de proposition précédente. Exemple : aujourd'hui il a fait jour, demain il fera jour, parce que tous les jours qui ont eu lieu il a fait jour. C'est une inférence, c'est-à-dire vous concluez un truc à venir par rapport à quelque chose qui s'est passé. Mais le propre de Sherlock Holmes, c'est qu'il va beaucoup plus loin. Il fait des inférences par

**Ça me fait penser aussi au roman d'Agatha Christie avec Tommy et Tuppence Beresford, les détectives un peu agents secrets. Dans une des histoires, où Tommy essaie d'appliquer la méthode de Sherlock Holmes à une jeune femme qui arrive dans son agence de détective, il lui dit « vous êtes venu en métro ». Et la femme lui répond en sortant le ticket du métro qui dépassait de sa poche lui dit non c'est pour mon petit-fils il me semble pour sa collection. Et ça montre les limites de la déduction. C'est un peu ce que vous dites ou je me trompe ?**

Non c'est ça, il y a un autre exemple dans l'affaire de l'interprète grec, il y a les 2 frères Holmes, ils sont à la fenêtre et regardent un passant, ils disent « voilà c'est un ancien de l'armée des indes, il a 2 enfants ». Watson dit « comment vous avez fait ? » et ils lui expliquent en détail qu'il est l'armée des indes parce qu'il a tel bronzage, il était dans tel régiment parce qu'il avait un calot et le bronzage est inégal et les enfants parce qu'il a tel et tel jouets. Mais tout simplement il aurait pu acheter des jouets pour les enfants de sa voisine, mais non, de toute façon ce n'est pas vérifié. Comme les frères Holmes l'ont dit, c'est vrai. Et d'ailleurs la série Elementary en joue beaucoup. Par exemple on entend Holmes produire un raisonnement qui est formidable et à la fin bah il nous dit qu'il a consulté Google !

**La série Elementary, 7 saisons il me semble avec Watson qui est une jeune femme.**

Et qui réinvente de manière très original le personnage.

**Et très actuelle la série, elle parle vraiment des choses d'aujourd'hui.**

AH oui, oui, oui, ce qui est très bien, c'est une série moderne, mais par contre les mystères sont des mystères très alambiqués, un peu dans la tradition du roman à énigme. A mon sens elle est très bien faite.

**Oui très bonne série qui s'est terminée, hélas. Alors, j'ai appris 2 histoires dans votre livre aussi. D'abord c'est qu'il a été pastiché de son vivant, enfin du vivant de Conan Doyle (!), dans la série Tarzan, je ne le savais pas du tout**

Ah oui, ce n'est pas rien, c'est carrément oui, oui !

**J'ai été estomaqué de lire ça.**

**Et notamment aussi par August Derleth, qui lui propose carrément à Conan Doyle, à 19 ans lorsqu'il apprend qu'il va arrêter la série de Sherlock, il lui propose de reprendre le personnage et devant son refus de lui laisser les droits, il va créer son propre perso qui est un copier-coller de Sherlock Holmes.**

Ah mais tout à fait, c'est un personnage qui est au début exactement un copier-coller mais parce que Darleth a quand même beaucoup de talent, il va petit à petit s'affranchir de son modèle et Darleth est quand même le premier à proposer des crossover, c'est pas rien, il ne va pas hésiter à faire rencontrer son héros, Solar Pons, son Holmes à lui, avec Hercule Poirot, Templar, et même Sherlock Holmes et Conan Doyle ! On peut dire que, avant la ligue des gentlemen d'Alan Moore, et tout ça, c'est Darleth qui envoie le mouvement !

**C'est quoi pur vous un bon pastiche ? On peut dire que tous les livres que vous citez sont des pastiches ou ce sont justes des romans qui mettent en scène Holmes ?**

Vous avez raison, ceux que je cite, ces livres, c'est aussi pour faire plaisir au lecteur, lui donner l'occasion de découvrir des livres traduits, ou pas hélas, qui lui feront plaisir. Ce sont des moments d'évasions. C'est une sorte de catalogue de promesse de bons moments. Je n'ai pas tout pris, ce n'est pas possible de tout citer, toutes les aventures,

donc j'ai pris des pastiches, mais pas au sens péjoratif tout simplement des « à la manière de » mais des bons. Et pour moi, un bon pastiche c'est un ouvrage où on retrouve les caractéristiques de Sherlock Holmes, donc ça peut aller loin pour moi. Par exemple pour Elementary Lucy Liu en Joan Watson elle est très bien, mais il y a les caractéristiques. Une cer-



taine excentricité, il faut que leur appartement soit un lieu qu'on a plaisir à retrouver. Il faut des enquêtes élaborées et à partir de là une fois que ces conditions de retrouvailles sont posées, ça peut être à peu près tout et parfois même n'importe quoi. C'est

souvent la qualité, par exemple je ne crois pas que je le cite le Nicholas Meyer, la solution à 7% où Holmes fait une cure de désintoxication auprès du jeune Freud, c'est excellent. En plus les deux sont des esprits déductifs y une sorte de rivalité c très bien. Par exemple le fait que dans le Batman un peu Steam punk de chez DC comics, le jeune Batman ait appris la détection auprès de Sherlock Holmes, je trouve ça très chouette en fait, cette passation entre héros de différentes époques. Donc un bon pastiche c'est Holmes dans ses grands traits et puis de l'aventure et puis surtout du plaisir.

**Dans le livre vous citez le meilleur des romans, c'est un roman non traduit « Exit Sherlock Holmes » de Robert Lee Hall.**

Oui, absolument, il est fascinant, je ne comprends

pas qu'il ne soit pas traduit, c'est un mystère que même Hercule Poirot n'arriverait pas alors le pitch très court, Watson ne vit plus avec Holmes qui d'ailleurs n'habite plus à Londres et un jour, par nostalgie, Watson retourne au 221B. Mme Hudson lui dit qu'elle n'a jamais entendu parler de Sherlock Holmes ni même de lui. Il est interloqué, il va retrouver le frère aîné, Mycroft. Non seulement il n'a jamais existé mais c'est un acteur un peu alcoolique, qui jouait son rôle et Watson va de déconvenue en déconvenue, et derrière tout ça il y a un mystère énorme qui est remarquable et jusqu'à la dernière ligne c'est conduit de main de maître. Et petit bonus, Sherlock Holmes ne réussit pas à avoir le dessus.

**Ça fait effectivement bien envie du coup ! Merci beaucoup !**





# Les diagnostics pullulent Les pilules abondent

ILS LE SONT TOUS. ELLES LE SONT TOUTES. C'EST UNE DÉFERLAN-  
TE. UN RAZ-DE-MARÉE. BIPOLARITÉ. SCHIZOPHRÉNIE. ANGOISSE.  
LES STARS TOMBENT LE MASQUES. ELLES NE VONT PAS BIEN.



Tom Holland se retire des réseaux sociaux pour sa santé mentale, Clara Luciani parle de sa maladie, Lady Gaga avoue souffrir de stress post-traumatique... Adieu mystères et rideaux de fumées ! Voici les stars et les peuples dans leur plus simple appareil, non pas à oilp mais défaits par les troubles psychiques. Ces gens-là sont comme nous, pétés de

thunes certes, admirable dans leurs volontés d'être célébrés, mais, au final, comme nous. Stress, angoisse, dépression, bipolarité, nous sommes tous des déglingués du ciboulot. Eux le sont avec un petit plus : avec panache, avec éclat.

Est-ce indécent ? Est-ce malaisant de voir ainsi, parfaitement apprêtées et maquillées sombre

pour refléter le propos, les yeux rougis par la peine, est-ce malaisant de visionner de tels posts sur les réseaux sociaux ? Ou est-ce que cette prise de parole collective et éparses, faites de témoignages de-ci, de-là, est-ce que cela est nécessaire, est-ce que cela fait avancer, évoluer les mentalités ? L'époque est-elle à la célébration de la fragilité, quelle qu'elle soit et d'où

qu'elle vienne?

Les réseaux sociaux, la recherche inexpugnable de la transparence ouvre les portes des placards les mieux protégés. Les diagnostics pullulent, les pilules abondent, bordés de cœurs et de pouces levés. Tout est léché, l'image est parfaite, la sincérité touchante. Mais rien pourtant n'enlève cette odeur de marketing crasse...



Dans ce monde javellisé, même la folie est passé à la machine...

Jean-Victor Blanc a écrit un livre, aux éditions Plon, sur la prégnance des troubles psychiques et autres folies dans la pop-culture. Nous vous proposons de lire l'interview donner à "Allô c'est toi" ci-dessous.

**Jean-Victor Blanc, vous êtes médecin psychiatre, enseignant à la Sorbonne conférencier et vous publiez chez Plon un livre qui s'appelle Pop & psy, cela parle de troubles psychiques de nouvelles addictions et vous vous servez des représentations de la pop-culture, dans les films, livres, séries et autre personnalités, pour parler de votre domaine qui est la psychiatrie. C'est de la vulgarisation pédagogique, c'est du partage de savoir, comment vous envisagez ce livre ?**

En fait, c'est une sorte de manuel pédagogique ou j'essaie d'expliquer la santé mentale, le trouble psychique à l'aide de séries, de prises de parole de célébrités issues de la pop-culture. L'idée étant d'informer, tout en gardant au vu de ma formation de médecin, une qualité

## Pop & Psy

**Comment voulez-vous qu'on le reçoive ?**

scientifique.

**Oui y a une première partie qui est légère, on peut dire ça, un peu humoristique parfois, et puis derrière il y a la réalité. Pourquoi vous avez choisi ce dispositif ? pour la distance ?**

L'idée c'était de rendre accessible la santé mentale et son métier et à la fois d'utiliser des œuvres qui me plaisent parce que j'aime beaucoup le cinéma, les séries, sinon cela aurait fastidieux à écrire. Je trouvais que c'était un bon moyen d'en parler, de l'illustrer. Et puis en même temps, l'idée d'utiliser des cas qui sont tous des cas de patients que je connais, que je suis ou que j'ai suivi mais où, bien sûr, il y a beaucoup d'éléments qui sont changés, modifié d'une histoire à l'autre pour des raisons de secret médical. Mais c'était important parce qu'il y a rarement dans les médias cette question de patients qui

va mieux, cette idée de rétablissement. L'idée était de montrer que ça peut toucher tout le monde et que ce n'est pas toujours, heureusement, des cas dramatique et que beaucoup de personnes pouvaient aller mieux. Et c'est vrai que parmi les lecteurs - là c'est la réédition en livre de poche, l'original est paru il y a deux ans - donc j'ai eu pas mal de retours dessus et les lecteurs ont beaucoup apprécié cette partie autour des cas des vrais patients, beaucoup plus que ce que je j'avais imaginé.

**Vous avez dit tout le monde justement, je rebondis sur ça, comment vous expliquez le fait qu'il y a aujourd'hui une émergence de la folie dans les médias. Il y a eu Stromae sur le plateau du 20h, Angèle qui pleure en disant qu'elle ne va pas bien, Billie Eilish, des exemples j'ai en des tonnes, j'ai l'impression.**

J'ai envie de dire « ENFIN ! » Parce que le trouble psychique, ça concerne une personne sur 4 ou 5, et beaucoup plus si on ajoute l'entourage. Et pendant longtemps c'était tabou, les gens n'arrivaient pas à en parler. Et pour les personnes concernées, non seulement il y a la souffrance de la maladie, et celle liée au tabou, à l'isolement, à la solitude. Aujourd'hui il y a ce mouvement de fond qui permet enfin de lever un peu le tabou, vous avez cité beaucoup d'exemple dans le monde de la musique mais il y a aussi le monde du sport, le monde de la politique, le monde du cinéma bien évidemment. Finalement, tout cela permet enfin de donner un visage à la santé mentale dans l'espace public. On rappelle que ce sont des troubles qui sont fréquents mais que pour la plupart des personnes, cela reste encore très difficile d'en parler. Des patients, quotidiennement, me le rapporte. Il y a cet effet de loupe. On peut pas dire non plus que c'est devenu banal d'en parler.

**J'ai quand même l'impression que dans l'imaginaire, vous me direz si j'ai tort, j'ai l'impression que quand on dis « bon ben j'ai besoin de voir un psy ou de prendre rdv », c'est tout de suite très négatif. Est-ce que vous pensez cet état de fait, cette émergence, ça change ce regard ou pas ?**

Encore très souvent effectivement la personne qui va consulter est considéré pour un échec, qui est tout sauf le cas. Au contraire, prendre soin de soi, ça nécessite du courage, ça nécessite de l'énergie, ça nécessite l'acceptation qu'il y a un souci. Moi j'ai beaucoup d'admiration et de respect et c'est aussi ce que je voulais mettre dans mes exemples, des patients que je trouve tous admirable sur beaucoup de point de vue. Ça reste encore difficile oui, notamment pour cette question de désinformation autour de la santé mentale, de statistique qui sont mal comprises, d'où l'idée d'écrire ce livre, de donner ces

conférences, pour réussir à enfin augmenter l'information que chacun peut avoir sur le sujet.

DR JEAN-VICTOR BLANC

## POP & PSY

COMMENT LA POP CULTURE  
NOUS AIDE À COMPRENDRE  
LES TROUBLES PSYCHIQUES



PLON

**Est-ce qu'il y a une question générationnelle dans ce truc d'acceptation ? Est-ce que les jeunes, étudiant ou pas, acceptent plus le fait d'avoir besoin d'avoir un psy, ou est-ce que je délire ?**

Effectivement même si c'est pas évident de le prouver scientifiquement, on a l'impression qu'il y a une plus grande acceptation de la santé mentale aujourd'hui de la part de la jeune génération, ce qui fait que c'est moins difficile de voir un psy. Et qui fait que les personnes seront mieux soignées in fine. C'est très représenté dans la pop-culture, notamment dans Euphoria,

la série très populaire, c'est quasiment omniprésent. Il y a un décalage générationnel qui peut surprendre les personnes plus âgées.

J'aimerais faire le lien avec ce que vous dite sur l'évolution du regard chez les jeunes étudiant etc., est-ce que la psychiatrie, l'usage, sa pratique, est-ce quelle a évolué. Est-ce qu'il y a une marge de manœuvre dans la discipline ou est-ce qu'il y a 20 an on faisait la même chose

qu'aujourd'hui ?

Il y a une grosse marge de manœuvre, si on regarde comment on traitait les troubles psychiatriques il y a 100 ans ou aujourd'hui, c'est le jour et la nuit. Il y a des améliorations, des découvertes, que ce soit au niveau des médicaments, de la compréhension de la maladie. On soigne mieux, on comprend mieux la santé mentale qu'il y a 50 ou même 20 ans. Ceci dit, c'est sûr cela reste une spécialité dans laquelle il reste beaucoup de chose à découvrir. D'où l'intérêt de montrer une image vivante, passionnante, pour laquelle il y a encore tout un champ à explorer. Notamment pour créer des vocations. On sait qu'aujourd'hui la psychiatrie n'est pas très bien choisie par les étudiants.

**En lisant votre livre, je me suis posé la question « est-ce qu'il y a une œuvre où il n'y a pas de fou ? » J'ai l'impression qu'il y en a partout.**

C'est vrai que le cinéma et l'image et encore plus aujourd'hui. Les séries, ont toujours été fasciné par la santé mentale. Il y a toujours où quasiment dès le début de l'histoire du cinéma, il y avait déjà des représentations de la folie, même si le terme est inexact. Il y avait déjà cet intérêt pour représenter de quelque chose de complément fascinant. C'est pas tous les films mais il y a toujours eu cet intérêt. Ce qui est nouveau, c'est que depuis 10, 15 ans on va dire il y a des œuvres de qualité, documentés, portés par des personnes concernés par le sujet, ce qui fait que c'est plus facile pour moi par exemple de les utiliser et d'expliquer derrière la santé mentale.



Fil

&

pelote de  
haine



« Oui, oui » me bruisse-t-elle alors que j'extirpe avec des précautions de maître-bijoutier, un épais dossier que je dépose sur la table basse nous se-parant. Ce dossier, c'est l'équivalent du Graal, c'est ce que j'ai dû promettre pour me retrouver ici, un dimanche après-midi, en banlieue chic parisienne, quand, du jardin, j'entends les cris des petits-enfants et les jeux des adultes.

Le premier contact n'a pas été cordial. Des phrases courtes, sèches et une méfiance qui ne sera jamais totalement levée. Je lui écris de longs textes sur

Messenger; elle me répond par quelques mots. La discussion, difficile, ne se rompt jamais. D'autres groupes sur Facebook – eux aussi consacré à des affaires criminelles non-résolues – ont joué à l'autruche à moins de 5 mails échangés. Sylvie\*, elle, administratrice du club, s'est prise au jeu du chat et de la souris. Dans sa tête, il n'y a pas de doutes. Je suis une souris.

Depuis 2017, Sylvie règne s'occupe de la mise à jour d'une page Facebook regroupant près de 3000 membres. Boulangers, mécaniciens, retraités, no-taires, chômeurs : dur de voir au pre-

mier abord un lien qui les unit tous, tant leurs parcours de vies sont disparates. Ce lien existe pourtant, c'est celui du fait divers. Mais le fait divers inachevé. Le fait divers que l'on se raconte en frémissant de peur, les lumières tamisées. Le fait divers qui auraient pu « nous arriver ». Le fait divers, surtout, dans lequel l'assassin n'a pas été arrêté. C'est à ce moment-là que le groupe de Sylvie entre en jeu. Ils auscultent la presse, s'échangent les informations, les différentes versions selon différents journaux et échafaudent des théories. Sans preuves, en imaginant par-fois ce qui aurait pu se pas-

# Déetective en ligne de tir

ser.

« On n’imagine rien du tout » rectifie-t-elle en haussant les épaules. « Mais si la police déclare, par exemple, que la scène du crime ne comporte aucune trace de lutte, cela nous donne une indication, un premier fil de réflexion. Et à force, avec tous les fils récupérés ici et là, on termine avec une grosse pe-lote de laine. »

Elle s’empare d’une photographie, la première que contient mon dossier, avec délicatesse. La fissure de ses phalanges caresse les craquelures de la vieille photo. L’œil gourmand, Sylvie opine du chef.

« Oui, oui » répète-t-elle, « je la connais bien cette photo mais c’est autre chose de la voir en vrai. »

Elle se lève et va récupérer dans le tiroir d’une armoire une épaisse liasse de documents. Les feuillets à la va-vite, elle en tire une archive qu’elle me tend. C’est la même photo, plus colorée, imprimée en format A4.

« Les outils modernes sont nos alliés. Faire ressortir les couleurs, m’explique-t-elle, permet de déceler des détails qui ont été effacés. Par exemple, sur ma version imprimée, le regard de Julie est très clair. Elle est terrorisée. C’est évident. »

« Et pour nous, ça c’est une preuve irréfutable. »

Je hoche la tête, l’encourageant à poursuivre.

« Pour nous, Julie connaît le nom de l’assassin de sa fille. Elle sait et elle a peur. Dans toutes les photos post-disparition, son regard est toujours tourné vers son mari, toujours. Et, toujours, cette expression de terreur. »

Sylvie repose la photographie sur la table basse et s’enfonce dans son canapé en soupirant.

Avec diplomatie, et en prenant soin d’intégrer un sourire dans chacun de mes mots, j’insiste :

« Mais, n’est-ce pas un peu imaginer que de voir dans la photographie de personnes que l’on ne connaît pas une histoire cachée ? »

Sylvie balaie mon objection d’un geste.

« Bien sûr que non parce qu’il n’y pas qu’une seule photo. Il y a aussi tout un faisceau d’autres choses. Pour cette affaire... » commence-t-elle.

Parce que Sylvie parle des faits divers comme de ses affaires. L’affaire de l’épouse terrorisée, l’affaire du garçon disparu, l’affaire de la tête coupée. Elle les classe, elle les trie, elle imprime les discussions

sur Facebook, stabylote les données importantes et les annotent. Et, tel Gideon Fell, sans jamais quitter son fauteuil moelleux, elle livre sa vérité à son groupe qui, à leurs tours, en débattent, pesant le pour et le contre, avant que l'affaire soit classée et la solution transmise aux autorités.

« Pour cette affaire » dit-elle, « des membres du groupe ont été interrogé le voisinage. »

Je l'interromps, voulant en apprendre plus sur la méthode.

« C'est simple. Si l'un des membres est proche du lieu du drame, il se rend sur place et pose des questions aux commerçants, aux voisins. En totale bienveillance, bien entendu. Et cela nous permet d'avoir d'autres informations que la presse ne relaie pas. »

« Et ensuite, vous prévenez systématiquement les autorités ? »

« Bien entendu, je m'en occupe personnellement.

J'écris un mail aux personnes chargées de l'affaire avec nos conclusions, les preuves que nous avons pu rassembler. »

« Et ? »

« Et j'ai un accusé de réception. Rien de plus. »

# DOCTEUR SOMMEIL



« Il a des mains qui ne vont pas avec son métier » est la première chose à laquelle je pense en rencontrant mon interlocuteur. Je le lui dis et il rit. « J'ai des mains d'étrangleur ! » me confirme-t-il. Un frisson me parcourt, malgré moi. L'homme qui s'installe en face de moi est massif, le cheveux court, à la militaire. Militaire d'ailleurs, il l'aurait été, ou légionnaire, voir même les deux. Son premier métier est auréolé de mystère, il en parle très peu et lorsqu'il le fait, c'est à mots couverts, ourlés de menaces et de sous-entendus. C'est pourtant l'objet de ma visite. Lorsque je le lui fais remarquer, il hausse les épaules en arborant le

sourire naturel de ceux dont il est impossible de dire s'il est sincère ou si c'est celui du loup se purléchant les babines.

C'est un contact dans l'armée qui m'a envoyé dans ses griffes, un contact avec qui je traite souvent et dont je ne peux soupçonner la malveillance. En écoutant mes questions dans son Defender<sup>1</sup>, il avait botté en touche, sans réponses précises. Quelques jours plus tard, il me donnait le contact d'un anesthésiste. Ce dernier, à présent face à moi, me jugeait en silence depuis cinq bonnes minutes.

« Donc, vous souhaitez faire un article sur les

sérums de vérités ? »

J'acquiesçais, hochant la tête, en mode timidité inconsciente, pour aussitôt me justifier :

– L'idée m'est venue après un film d'espionnage, oui. Il y a toujours un moment où l'un des protagonistes l'utilisent à des fins plus ou moins nobles. Et je me suis posé la question du coup. Est-ce que cela existe ? Parce que, dans les films, c'est radical.

– Vous avez déjà interviewé des gens qui ont subi ce genre d'interrogatoire ?  
– Qui le prétendent en tout cas. Mais leurs témoignages sont trop loufoque pour être pris en compte. Et vous ?

– Ah, ça, dit-il en balayant l'air de sa main. Aujourd'hui je suis un simple anesthésiste.

Je me rendis compte alors que je perdais le combat. Je répondais à toutes ses questions, et lui, à aucune.

– J'ai entendu pourtant parler de votre surnom, Docteur Sommeil et Monsieur Vérité.

Cela le fit rire.

– Je ne sais pas comment je dois le prendre. Aujourd'hui, si j'endors mes patients, c'est en vue d'une opération pour leurs sauver la vie.

– Ce qui n'était pas le cas quand vous étiez militaire ?

– Je n'ai pas été vraiment militaire. Mais j'ai travaillé avec eux, il est vrai.

– Et vous administriez du sérum de vérité ?

– Je sens que je vais vous décevoir. Les sérums de vérités, ça n'existe pas. A part dans la fiction.

– Ah, dis-je en m'enfonçant dans le fauteuil, effectivement déçue.

– Du moins, le sérum fantasmé. Il n'y a rien qui puisse vous faire révéler vos secrets par magie.

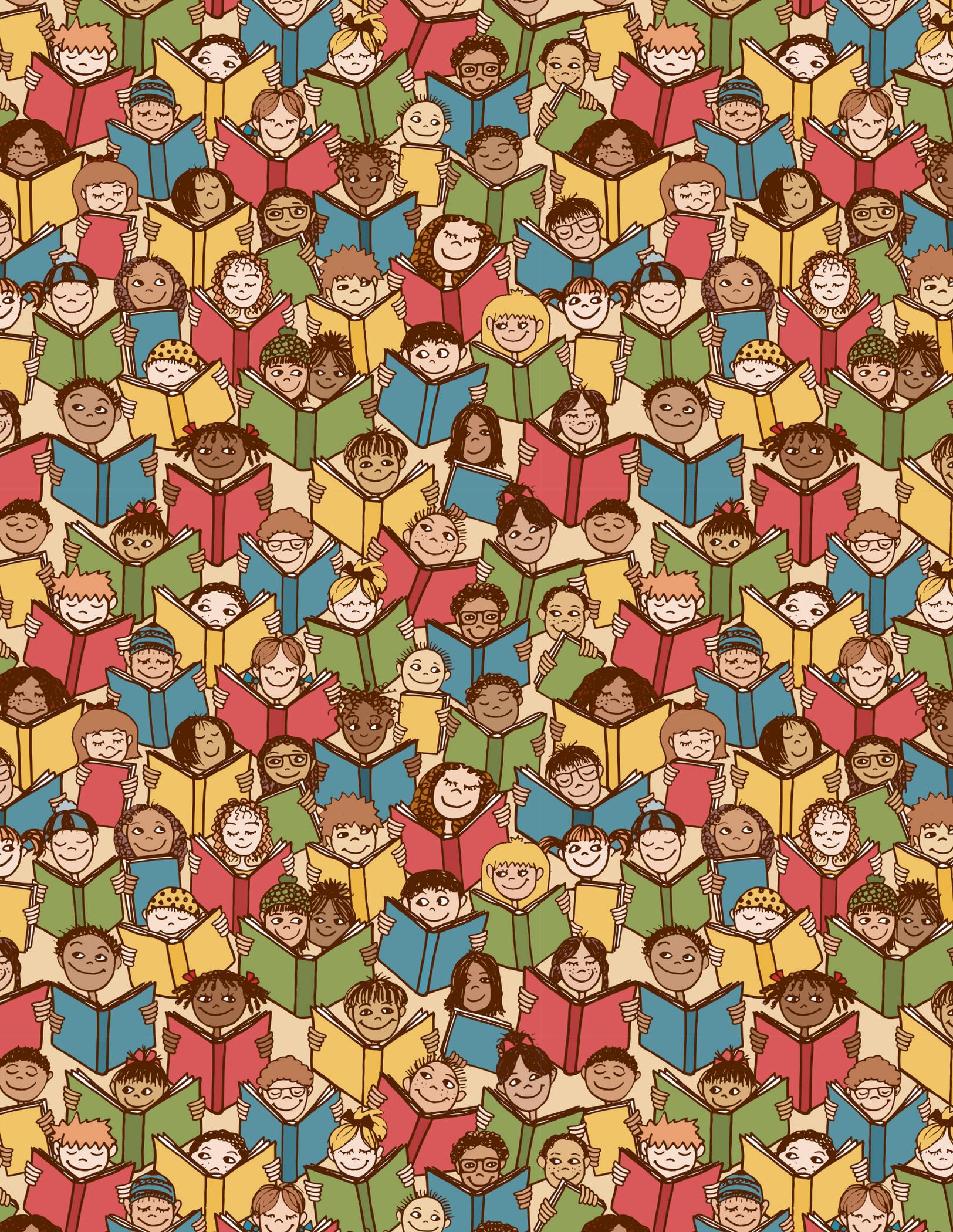
Selon lui, le sérum de vérité a été découvert en 1915 par le docteur Robert Ernest House dans le cadre d'une expérience sur des femmes enceintes. Il remarque qu'après administration d'une solution médicamenteuse, celles-ci sont plus enclines à répondre aux questions, de façon instantanée et sans réfléchir.

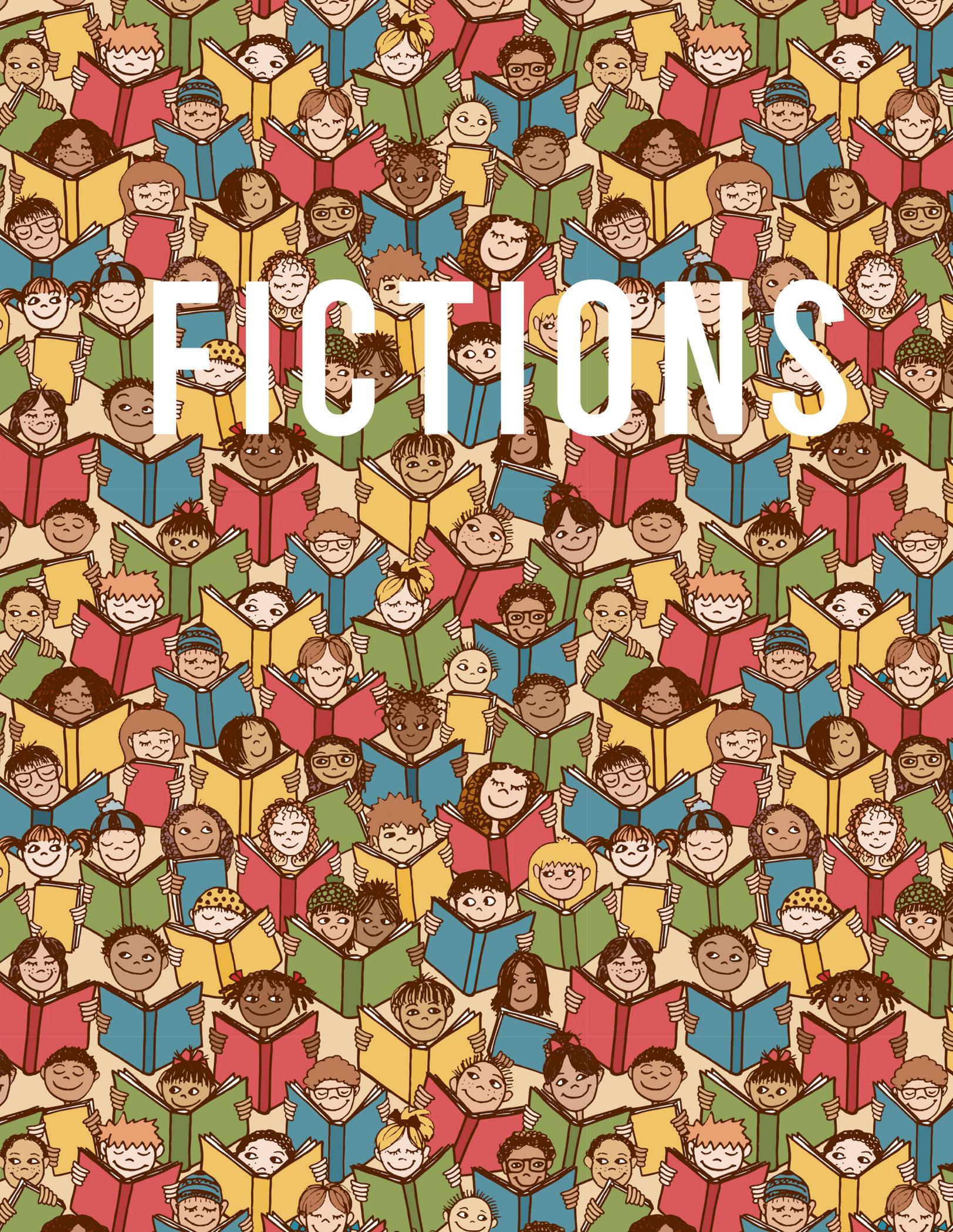
– Un sérum de vérité, ce n'est que cela. Un amas de médicaments qui vous fait baisser la garde, rien de plus. Il n'y a aucun miracle. Cela peut être des barbituriques, de l'alcool et j'en passe. Chaque individu réagit à sa manière au composé administré. Mais pas que. Il faut aussi que le sujet soit conditionné. Qu'il accepte que le contenu de la seringue abolisse toutes ses défenses. Il y a toute une mise en scène à mettre en place pour améliorer l'efficacité d'un sérum de vérité.

Le sérum de vérité agit en fait sur un neurotransmetteur (le GABA) qui se fixe à la surface des neurones et rend plus difficile leur activation. En gros, le sérum sature les parties du cerveau chargées de la planification, la réflexion et la conscience, toutes largement sollicitées pendant la conception d'un mensonge.

– C'est un peu comme un anesthésiste. On doit trouver le bon dosage pour maximiser l'efficacité, conclut-il dans un demi-sourire.





The image features a vibrant, repeating pattern of diverse cartoon children of various ethnicities and ages, all smiling and holding open books. The books are in various colors like red, blue, yellow, and green. The children are arranged in a grid-like fashion, creating a sense of a large group of readers. Overlaid in the center of this pattern is the word "FICTIONS" in a large, bold, white, sans-serif font. The overall tone is positive and educational, emphasizing the joy of reading and the diversity of fiction.

# FICTIONS



Il y a des pas qui trahissent l'homme fourbe comme il y a des pas qui trahissent l'amoureux transi. Les deux ont appris à cacher autant qu'ils marchent. Les démasquer, c'est les voir céder à la même panique, c'est les voir perclus de honte en quête d'une échappatoire. L'amour, ce n'est que ça : des petits complots et des embarrasements.

A mesure qu'il approche du bar « Le Cyclope », les pas de Christophe se font plus lourds tandis que sa vitesse augmente. Dans les livres qu'il écrit, l'amour est simple, binaire et facile d'accès. Il en tombe comme s'il en pleuvait. Dans sa vie, c'est plus complexe. D'abord parce que les mots lui manquent. Que peut-on dire à la femme qu'on aime ? Ensuite parce qu'il n'est pas doué pour la réalité.

La vérité toute bête c'est qu'il manque juste de courage.

En poussant les portes du bar, l'ambiance bon-enfant le frappe de plein fouet. « Le Cyclope » est l'un de ses bars qui, de l'extérieur, ne paie pas de mine. La façade est grise, sans autre signe distinctif qu'un œil en fer forgé oscillant au gré du vent. L'intérieur est un véritable cocon, refuge respirant la gaité et l'allégresse. On y croise des groupes - jouant à des jeux de sociétés mis à la disposition par les gérants ou discutant à tort et à cris - comme des gens seuls, attablés avec leurs pensées ou tapotant leurs PC portable. Christophe se dirige vers un box, dans le fond de la salle, où se trouve déjà ses amis.

- Ah te voilà, toi ! le salue Samir à son approche.

Samir est un parfait personnage de film ou de roman policier. Il est jeune, sportif, et, de façon très étrange, tous les vêtements qu'il porte moulent chacun de ses muscles. Il est aussi le commissaire du secteur de Versailles, en banlieue parisienne.

- J'enregistrais une interview pour France Culture.

- Ah, le vantard !

Élisa leva les yeux au ciel, plaisantant à moitié. Elle ne mâchait jamais ses mots ni ne dissimulait ce qu'elle pensait. Juge d'instruction depuis quelques mois, ses collègues, perfides, prétendaient qu'elle n'avait pas d'autre choix pour avoir une personnalité : la seule chose que son père ne pouvait lui acheter.

A ses côtés, Naïma le salua d'un geste avant de se replonger dans son smartphone. Naïma était journaliste au Monde, et accessoirement, la plus belle des femmes qu'il n'ait jamais rencontrées.

- Il ne manque plus que Clovis, il nous rejoint ?

- Quand on parle du loup... répondit Naïma.



S'avançant vers eux, droit comme un i, Clovis de Brantignac plissait ses yeux derrière ses élégantes petites lunettes carrées. Il semblait toujours en intense réflexion ou plongé dans d'extrêmes dilemmes. Christophe l'imaginait au réveil, dans un pyjama de soie pourpre, choisissant avec soin sa tenue du jour. Il donnait la même importance aux mots qu'il prononçait qu'aux vêtements qu'il portait.

- Bien, bien, je suis donc le dernier arrivé. Désolé pour le retard... Bravo pour ton dernier roman, Christophe.

- Tu l'as lu ?

- Non, mais on m'en a dit le plus grand bien, dit-il en prenant place autour de la table.

- Moi aussi, je voulais t'en parler, ajouta Samir.

- Tu l'as lu ?

- Non. On m'a dit que tu parlais de moi.

- Il parle de tout le monde, rectifia Éliisa. Toi, moi, lui, elle. Tout le monde.

- Tu l'as lu ?

- Non.

- Il n'y a rien de méchant, je me suis juste servi de nos rendez-vous comme toile de fond.

- Si j'en crois les critiques, tu racontes que l'on discute de nos affaires criminelles en cours, sans aucun respect pour la déontologie, précisa Éliisa.

- Oui, bon, c'est un roman, ce n'est pas vraiment ce que nous faisons. Je nous ai imaginé détective, des sortes de Miss Marple des temps modernes...

- A priori, je me balade au fil des pages, en débardeur, cassant la gueule à tout le monde, sautant des voitures en marche, me jetant du haut de la tour Eiffel en parachute et tout cela, au nom de la Justice.

- Oui, oui, bon, il faut toujours un peu d'action dans les romans de nos jours...

- Je voulais t'en parler aussi, intervint Naïma en posant son téléphone sur la table.

- Tu l'as lu ?

- Oui.

Christophe lança des regards paniqués dans toutes les directions possibles, cherchant une échappa-

toire. Mais Clovis, assis à côté de lui, empêchait toute retraite.

- Tu me décris comme la plus belle des femmes que tu n'aies jamais rencontrées.

« Mais tu l'es » aurait-il voulu répondre.

- Bon, c'est un roman, j'ai utilisé des archétypes. Y a le beau gosse casse-cou, y a la jolie jeune fille...

- Génial, et moi je suis la chieuse, alors ? demanda Élisabeth.

- Peu importe, coupa Naïma. Mon rédac chef m'a demandé un article sur nos soirées du vendredi. Confronter le livre à la réalité. Cela ne vous dérange pas ?

- Non, écris bien mon nom, ça fera gagner quelques clients supplémentaires au cabinet.

- Je vais faire la chieuse mais merde quoi. On est mis devant le fait accompli pour le roman et maintenant tu vas nous pondre un article ? J'ai pas envie de voir mon nom dans ces conditions. Tu vas raconter quoi ? Ce n'est pas très professionnel d'avouer que nous discutons de nos affaires dans un lieu public.

- Ce n'est pas ce que je vais raconter. Je vais plutôt nous présenter comme un club de détective amateur. Après tout, c'est ce que nous faisons. Nous tentons de trouver une solution à des affaires criminelles, qu'elles soient en cours ou pas. Nous en proposons une lecture alternative.

- Oui, mais c'est privé, ce club c'est à nous, pourquoi le mettre en lumière soudainement ?

- Je pense que l'avoir nommé change tout, trancha Samir.

- Comment ça ?

- Dans son roman, Christophe nous appelle le « Club Cyclope ». Donner un nom à nos rendez-vous leurs confère comme une existence... légale.

- Quoi qu'il en soit, reprit Clovis après quelques instants de silence, je peux vous expliquer la raison de mon retard. J'étais avec des clients. Deux frères qui soupçonnent le mari de leur grande sœur d'avoir assassiné leur mère.

- C'est où ? demanda Samir.

- Dans ton secteur. Mais aucune plainte n'a encore été déposée. Ils n'ont aucune preuve, et ne savent même pas comment il a pu s'y prendre.

- Allons bon ! s'exclama Élisabeth. Y a de l'argent à la clé, c'est ça ?

- Oui, la mère laisse un pactole.

- Elle est morte comment ?

- Un accident de voiture. Elle était très mal entretenue, elle n'a jamais passé de contrôle technique, et il y a un mois, elle a quitté la route en pleine descente d'un col. Ses freins ne fonctionnaient plus. Elle a fait une chute de plusieurs centaines de mètres. De plus, c'était de nuit, en plein orage, la route n'était pas éclairée et un seul de ses phares fonctionnaient.

- Elle cumule ! Elle cherchait la mort, ce n'est pas possible ! s'étonna Élixa.

- Et les frères ne s'entendent pas avec le beau-frère ? s'enquit Christophe.

- Au contraire, tout le monde aime Romain. Les deux frères étaient tout penauds d'oser songer à sa culpabilité. Ils parlaient à voix basses : dès que l'un formulait l'idée que leur beau-frère puisse être un assassin, l'autre insistait sur l'absence totale de preuve et sa gentillesse exemplaire.

- Incroyable !

- Il a dû se passer quelque chose pour qu'ils se décident à venir te voir, je me trompe ? avança Naïma.

- Absolument pas. Ils pensent que, désormais, Romain cherche à assassiner sa femme...

\*\*\*

Pour dire la vérité, j'ai eu du mal à les prendre au sérieux. Assis dans les fauteuils de mon bureau, ils ressemblaient à Laurel et Hardy. L'un se confondait avec son siège, débordant de partout. L'autre, tout fin, rendait le fauteuil gigantesque par contraste.

- On ne dit pas que c'est un assassin, murmura Laurel.

- Non, non, non, pas du tout, absolument pas !

- Mais, peut-être qu'il l'a tué par accident.

- Oui, il ne l'a sans doute pas fait exprès. Par inadvertance.

- Il va falloir m'expliquer un peu mieux messieurs, parce que là, j'avoue, j'ai du mal à suivre.

- Par exemple, il devait lui offrir une nouvelle voiture.

- Il ne l'a jamais fait.

- En même temps, elle est morte, notre mère, donc une nouvelle voiture, cela ne lui servirait plus, là, présentement, soyons honnête.

- Oui, tout à fait, mais il aurait pu l'acheter avant l'accident. Il l'avait promis.
- Oui, vous voyez, c'est un détail, vraiment, c'est idiot mais d'habitude, il rendait service séance tenante !
- Le jour où la machine à laver de notre mère est tombée en panne, il est allé la remplacer, illico. Le jour même !
- Il lui a refait tout le toit, aussi.
- Oui, les tuiles, là... Le...
- Un problème d'étanchéité.
- Et bien, direct. Il a acheté le matériel et pendant une semaine, il était perché sur le toit à tout remplacer...  
-...à tout réparer.
- Un gendre...idéal, n'ayons pas peur de le dire.
- Prévenant...
- Gentil...
- Serviabile...
- Ensuite, pour la voiture, cela peut s'expliquer.
- Oui, oui, soyons honnête, il y a des explications possibles.
- Il était peut-être en difficulté financière.
- Mais, même ça, on a du mal à le croire.
- C'est notre sœur qui a des problèmes avec son entreprise, elle va la fermer, c'est sûr.
- Quoi que, maintenant avec l'héritage...
- Mais lui, non, il est propriétaire de trois magasins de vêtements.
- La marque connue, vous savez, là, c'est un prénom.
- Jules !
- Oui, Jules ! Comme le fils de Romain ! Jules !

- Donc, il avait peut-être honte d'avouer qu'il ne pouvait pas changer la voiture tout de suite, comme il en avait l'habitude.
- Oui, et puis, notre mère, elle n'était pas... comment dire... ses affaires, elle s'en foutait, quoi.
- La voiture, c'était une ruine.
- C'est pour cela qu'il lui avait promis de lui en acheter une neuve.
- En même temps, nous, on n'était pas pour, soyons honnête. C'est peut-être aussi notre faute s'il n'a pas acheté la voiture tout de suite.
- Oui, vous voyez, notre mère, elle était très âgée. Et savoir qu'elle conduisait, disons-le, ce n'était plus de son âge.
- Si on y réfléchit, son accident, c'est logique.
- Après, voilà...
- Y a notre sœur. Sylvie.
- S'il a tué notre mère pour l'héritage...
- Sylvie est très fatiguée depuis la mort de notre mère. Très fatiguée.
- Trop fatiguée.
- C'est une force de la nature, Sylvie.
- Un peu moins, maintenant.
- On vieillit tous, remarquez.
- Messieurs, tâchons de nous recentrer, s'il vous plait. A part cette histoire de voiture qui n'a pas été remplacée, avez-vous une preuve tangible que votre beau-frère cherche à attenter à la vie de votre sœur, où qu'il a cherché à tuer votre mère ?

Les deux frères ont échangé un regard peiné. Hardy a finalement repris la parole dans un soupir.

- C'était le jour de l'enterrement de maman. Toute la famille proche devait se rendre chez Sylvie et Romain pour se serrer les coudes, manger un morceau, partager des souvenirs. Tout le monde a pris le chemin habituel, la route du col. Celle qui passe devant la maison de notre mère et qui redescend vers celle de Sylvie et Romain. A l'église, Romain nous a dit qu'ils auraient du retard, car il ne voulait pas que sa femme passe devant les lieux de l'accident. Il ne voulait pas qu'elle voit la barrière défoncée et il allait

donc contourner le col.

- Même ça, ça lui ressemble.

- Prévenant, toujours.

- Il pense aux autres, à leurs sentiments.

- Avec notre sœur, c'est un couple fusionnel. Ils ne se sont jamais quittés. En dehors des heures de boulot, bien sûr.

- Y a de l'amour dans cette famille, cela se voit, je vous le dis.

- Nous, on a pris le chemin le plus court, et effectivement, passer devant la rambarde défoncée...

- ... voir les traces de freinage sur l'asphalte...

- ... ça fait quelque chose, c'est vrai. Instinctivement, on a ralenti. Tout le monde a ralenti. On s'est même dit qu'on devrait aller déposer quelques fleurs sur le lieu de l'accident.

- Oui, mais voilà, tout de suite après avoir dit ça, on a vu le problème.

- On a compris que quelque chose n'était pas très clair. Vous voyez ce que je veux dire ?

\*\*\*

- Et vous, vous voyez ce qu'ils veulent dire ?

- Ah d'accord, s'étonna Élisabeth, tu stoppes ton récit d'un coup ?

- Ils me font rire, tes deux petits vieux, se moqua Naïma.

- Vieux ? Ils ont tous la trentaine !

- Non ? s'exclama Christophe. Moi aussi, j'imaginai les deux papys du Muppets Show.

- Ah mais pas du tout !

- Moi, coupa Samir, je crois savoir ce qui cloche.

- Ah ?

- Oui. Comment pouvait-il savoir le lieu exact de l'accident ? Comment pouvait-il savoir qu'à cet endroit, il y avait une rambarde et qu'elle était défoncée ?

- Alors, effectivement, c'est ce qui les a étonnés...

\*\*\*

- Vous voyez, continua Laurel, nous, on ne savait pas l'endroit exact. Nous sommes allés à la morgue pour identifier le corps de maman.

- On ne savait même pas qu'à l'endroit de son accident, il y avait la rambarde de sécurité.

- La barrière n'est pas continue. Y a des endroits où y a rien. Juste un terre-plein.

- Et là, lui, il nous décrit le lieu de l'accident.

- Bon, après, il a pu s'y rendre, hein, ce n'est pas fermé à la circulation.

- Mais s'il y est allé, il ne nous l'a jamais dit.

- Du coup, on s'est dit « bizarre ». Mais sans plus.

- Nous sommes arrivés chez eux, avec toute la famille. Et on les a attendu dans le jardin.

- On a parlé une demi-heure.

- De maman.

- Du fait qu'elle n'avait pas eu de chance.

- Une seule nuit d'orage dans tout le mois, et c'est la nuit où elle meurt.

- Quand le sort s'acharne...

- Il ne fait pas les choses à moitié.

- Et puis, ils sont arrivés.

- Il a extirpé Sylvie de la voiture.

- Incapable de se tenir debout.

- Aucune force.

- Il l'a assise avec nous.

- Elle balbutiait des mots...

- Il manquait des syllabes.
- On ne comprenait pas tout.
- Moi, j'avais mal au cœur de voir ça. J'ai rejoint Romain dans la maison, je l'ai aidé à sortir les salades, les boissons. Il avait les yeux rougis.
- Il avait pleuré.
- Il était anéanti, ça se voyait.
- Il s'était changé. Il m'a dit « Je suis désolé pour ma tenue mais j'en peux plus de ressembler à un putain de croque-mort ».
- Il s'était mis en survêtement. Un truc pas propre.
- Tâché, de la boue séchée sur ses baskets.
- C'est la première fois qu'il ne marquait pas de points dans notre famille. Certains ont trouvé ça... un peu léger, quoi.
- Puis, on a mangé un peu. Il a fait le service... Pour tout le monde.
- Oui, pour tout le monde, sauf pour Sylvie.
- Il lui avait préparé une assiette en cuisine.
- Pourquoi pas, après tout.
- C'est pas criminel de préparer une assiette à sa femme, à part.
- Pas du tout.
- A la fin du repas, Sylvie s'est sentie mal. Elle s'est levée puis elle s'est effondrée.
- On a appelé le docteur.
- On a porté ma sœur à l'étage, pour l'étendre sur le lit.
- En attendant le docteur, je suis allé à la cuisine, je ne sais plus pourquoi. Prendre un verre où me calmer les nerfs.
- Dis-lui ce que tu as vu.
- Romain faisait la vaisselle.

- Non, il ne faisait pas la vaisselle. Dis-lui comme tu m'as dit.
- Il faisait la vaisselle mais pas toute la vaisselle, ils ont un lave-vaisselle. Il ne lavait que l'assiette et les couverts de Sylvie.
- C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?
- Qu'as dit le docteur ?
- Rien, trois fois rien.
- La fatigue.
- Quelques jours de repos et des vitamines.
- Mais nous...
- On ne sait pas quoi faire.
- On se dit que peut-être... voilà quoi.
- On ne veut pas aller voir la police avant d'être sûr. Romain, c'est un chic type tout de même.
- Et si on se trompait ?
- Tout ça pour une voiture et une assiette lavée ?
- Peut-être qu'on délire après tout.
- Vous en pensez quoi, vous ?

\*\*\*

Clovis s'éclaircit la voix et but une gorgée de son mojito.

- Voilà toute l'affaire.
- Tu leurs as conseillé quoi ? demanda Samir.
- J'aimerais bien savoir ce que vous en pensez d'abord.
- Est-ce que Romain est un assassin ou est-il le jouet de coïncidences troublantes, c'est ta question ? clarifia Christophe.

- C'est cela même.

- Mmm, c'est délicat, jugea Éliisa en se grattant le front. On ne peut pas prendre en considération le lieu de l'accident. C'est trop aléatoire. Il peut y avoir des multitudes de raisons pour que Romain ait pu décrire le lieu.

- Oui, il a très bien pu passer devant, tout seul, en voiture, sans témoin. Ou les flics ont pu lui décrire l'endroit, approuva Naïma.

- Et pourtant, annonça Samir, c'est ce lieu qui résout toute ton affaire de meurtre. Car c'est effectivement un meurtre et j'espère que tu as conseillé à tes deux clients de porter plainte.

Les yeux de Clovis scintillèrent derrière ses lunettes.

- Ah ! Oui, c'est exactement ce que je leur ai suggéré.

- Alors, il faut m'expliquer, demanda Christophe, parce que je n'ai rien compris.

- La mère meurt d'un accident de voiture dont les freins ne fonctionnent plus. Et pourtant, sur les lieux de l'accident, on trouve des traces de freinage. D'où sortent-elles ? La mère n'a pas pris sa voiture en pleine nuit toute seule, pourquoi l'aurait-elle fait ? Il lui aurait fallu une raison pour agir ainsi. Non, la mère suivait une voiture devant elle. Une personne est allée la chercher, lui a dit de la suivre sans plus attendre. Sans doute a-t-elle prétexté un accident, une urgence, mettant en cause sa fille, son petit-fils ou tout autre personne de la famille. Pour reprendre les choses dans l'ordre, l'assassin arrive en pleine nuit. Il trafique les freins de la vieille voiture puis va taper à la porte de la victime, en mode panique. Il convainc la victime de le suivre et les voilà partis. L'assassin ne cesse d'accélérer. La mère fait de même et finit par rater un virage.

- Ok, approuva Christophe. Cela explique la présence des traces mais qui est allé la chercher ?

- Une seule nuit d'orage a dit l'un des frères, une seule nuit de pluie. Le jour de l'enterrement, Romain se balade avec des baskets tâchées de boue séchées. De là à déduire qu'il est sorti la seule nuit où il a plu, il n'y a qu'un pas. Si cet accident a eu lieu sur mon secteur et qu'ils portent effectivement plainte, je peux te dire que je fais arrêter ton Romain à la seconde.

- Tu ne peux pas anticiper ? s'inquiéta Naïma. Pour protéger sa femme, qu'il évite de la tuer avant le dépôt de plainte officiel ?

- Elle ne court aucun danger, à mon sens.

- Comment ça ?

- Le mobile de Romain est bien l'argent mais pas pour son profit personnel. C'est sa femme qui est en difficulté financière. Et selon ce qu'en disent les frères, c'est un couple fusionnel, qui s'aime. Son mobile est de venir en aide à sa femme, de lui garantir l'héritage pour sauver sa boîte. C'est quasiment un crime passionnel. Il a agi par impulsion, par amour, et sans doute regrette-il son geste. Je te parie qu'il est déjà à deux doigts d'avouer.

- C'est aussi mon avis, confirma Clovis. Enfin pas la dernière partie, je laisse ça à ton expérience. Mais coupable, ça oui. Sans l'ombre d'un doute.

- Si l'affaire atterrit dans mon commissariat, je vous ferais signe.

- Parfait ! s'exclama Naïma en récupérant son smartphone sur la table. Coupez !

- « Coupez » ? s'indigna Élisabeth. Ne me dis pas que tu étais en train de nous enregistrer ?

- Bah oui, je voulais un peu de matière pour mon article.

- Je t'en prie, change mon nom. Je ne veux pas d'ennui avec le Parquet.

- C'est comme si c'était fait. Fais-moi confiance.







**JOSÉPHINE**

**ET LA BANDE**

**DU MINOTAURE**



C'est du toc, nos lapis-lazuli et nos bijoux de jade, c'est de la peinture sur de la verrerie, elle s'écaille et tombe en pluie à chaque french-cancan. Accrochées les unes aux autres, les filles ont l'air de fondre en petites particules d'or. Le sol sursaute à chaque tempo et fait s'envoler l'espace d'une seconde la poudre que les danseuses répandent en exécutant leur numéro : paillettes et résidus mordorés valsent et lévitent constamment à quelques millimètres du sol. C'est du toc mais c'est de la vraie magie. Accroupie derrière la troupe, cachée aux yeux des spectateurs, j'attends mon heure en prenant note mentalement de ce qui ne va pas. C'est un réflexe de professionnel, tous les artistes ont le même, un petit ange jamais satisfait qui chuchote constamment à l'oreille. « Ce pas est raté, cette réplique est arrivée trop tôt, personne ne l'a remarqué mais tu t'es trompé de ligne et cette note est totalement fausse... » Mais, ce soir, ensevelie sous les minuscules petits manquants, je perçois autre chose, une inquiétude diffuse, une agitation côté jardin. Masqués par la musique, les applaudissements et les bravos, je déchiffre quelques phrases : « Déborah est morte ? ». « Une balle dans la tête ». « C'est du poison ».

Les lumières s'éteignent. Les danseuses regagnent plus vite que d'habitude les coulisses et s'agglutinent autour du corps de Déborah, inanimée, confortablement installée dans un fauteuil. Quant à moi, les lumières me révèlent, et je nais au public, m'élevant lentement, avec rien d'autre qu'une longue perruque rouge masquant, tant bien que mal, le fait que je sois nue. Enjambant ma coquille en carton-pâte, marchant sur de l'eau en bakélite, ma voix s'enroule tout autour de la salle et ma nudité devient clandestine. Les hommes n'ont d'yeux que pour ma performance. Et pour mes gros seins de mammoth.

\*\*\*

Maurice est un petit homme rond aux pieds trop petit pour son poids. Il a des pieds de petit rat d'opéra, fins et pointus. Ses jambes s'affinent juste en-dessous des genoux pour constituer deux allumettes malingres. C'est un miracle de le voir marcher vers soi, ses jambes s'agitant frénétiquement comme un nourrisson plongé dans un ruisseau. Il porte toujours des bretelles, bleu et rouge, souvenir d'un exil américain, fièrement porté sur une chemise blanche aussi épaisse qu'un exemplaire du Petit Journal Illustré. Son crâne chauve luit en toute circonstance, constamment astiqué par un grand mouchoir blanc qu'il garde sous sa casquette plate.

- Arrêtez de ribouler des cabots, vous autres, préparez-vous pour la prochaine scène, allez ! s'égosille-t-il en agitant ses mains.

Maurice s'évente en secouant sa coiffe et les filles déguerpissent en sautillant. Ses petits yeux noirs, enfoncés tout au fond de son visage, me fixent sans me regarder.

- C'est une catastrophe.

Je reporte mon attention sur Déborah. Sa tête penche sur le côté gauche, de tout son poids, tout comme sa langue, qui pend mollement.

- Elle n'a jamais été aussi jolie, dis-je.

- Joséphine ! Tout n'est pas sujet à la plaisanterie !

- Excuse-moi de ne pas être hypocrite, Maurice ! Je ne vais pas pleurer les salopes qui tentent de prendre ma place.

Il me prend la main et la tapote nerveusement.

- Allons, tu sais bien que tu es irremplaçable.

Je récupère ma main.

- Ouais, ouais. N'empêche, tu lui as accordé ma loge. Je la récupère, je te préviens. Quant à elle, elle n'a eu que

ce qu'elle méritait. C'était une cramponneuse, cette fille.

- Personne ne mérite de finir étranglée, Jo.

D'une main délicate, je baisse le col bouffant de son costume de scène et n'aperçoit aucune marque sur son cou.

- Pourquoi « étranglée » ? Cela ressemble plus à du poison.

- Ne parle pas de malheur, Jo, je t'en supplie. Du poison, seigneur-marie-joseph, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis ? Si c'est quelque chose qu'elle a mangé ici, tous les clients vont vouloir être remboursés, nous allons fermer. Non, non, elle a été étranglée par son fiancé jaloux.

- Je veux bien, Momo, mais mate son cou. Aussi tourte que soient les chameaux, ils sauront faire la différence entre un empoisonnement et...

- Tu fais chier, Jo, tu sais combien je me suis endetté pour ouvrir ce cabaret ? Aide-moi, fais le guet, veux-tu ?

Aussi vif qu'un cabri, Maurice se planta devant Déborah et plongea ses mains pour lui saisir le cou. Il serra de toute ses forces, marbrant son visage de rougeurs sous l'effort et poussant des gémissements d'athlète. Il relâcha sa pression, contempla son travail et serra à nouveau. Et il recommença une troisième fois, en nage.

- Cette paillasse ne marque pas, jésus-marie-joseph. Même morte, elle me gava le sang !

Puis se retournant vers moi, il ajouta :

- Jo, file dans sa loge. Elle a un petit rigolo dans son sac pour se protéger des macs, va le chercher, vite

- Mo, je suis toute nue !

- Tu la veux, ta loge ou pas ?

Je le quittais au plus vite, accompagnée par son marmonnement d'insultes dans mon dos, sans savoir si elles étaient adressées à moi ou à Deb'.

\*\*\*

La loge de Deb' – mon ancienne-futur loge – était l'une des trois individuelles. Plutôt réservée aux vedettes du cabaret – dont j'étais – certaines lèches-boules héritaient parfois du droit d'en jouir – suivez mon regard. La chair est faible, celle de Maurice est flasque mais il n'en reste pas moins un homme. Quand un homme est moche, il ne lui reste que le pouvoir. D'ailleurs, tous les hommes puissants sont moches, vieux et dégoutants. Et quand ils sont beaux, c'est qu'ils sont le fils d'un vieux moche dégoutant.

La loge empestait le patchouli et l'orange. En gros, j'étais au bon endroit, seule une cocotte se parfume ainsi. J'avisais sur le porte-manteau, un négligé de soie format robe de chambre que je m'empressais de revêtir. Frédo, le concierge, rôdait dehors et j'avais bien vu à ses yeux qu'il se les rinçait au lieu de merner. Furetant, je me mis en quête du sac de la morte. Faisant d'une pierre, deux coups, je mis la main sur quelques tenues pas piquées des hannetons. Robes, corset, fanfreluches, la macchabée menait la belle vie. Certaines de ses toilettes étaient bien au-dessus de mes moyens.

Je trouvais le sac sur la chaise. Je l'ouvris par acquis de conscience. Outre le pistolet, j'y trouvais une petite fiole, une liasse de billets, et un charmant pendentif en forme de tête de taureau. Par conscience professionnelle,

je refis une dernière fois l'inventaire du sac. Il ne contenait en fait que l'arme à feu. Je m'emparais aussi du tas de vêtements mis de côté et sortis de la loge pour gagner la mienne. Cinq minutes plus tard, j'en ressortis correctement apprêtée, pendentif au cou.

\*\*\*

Maurice rongea son frein et m'accueillit en moulinant ses bras.

- C'est le moment de se faire belle ? Tu ne comprends pas ce qu'on risque ?

- Tiens, ton arme.

- Tais-toi. On va attendre l'orchestre. J'ai demandé à Frédo de retenir l'inspecteur Marloux, au moins jusqu'à l'orchestre.

De la salle monta un tonnerre d'applaudissement. Et les musiciens entonnèrent leur petite musique. Armé du flingue, les yeux à demi-fermés, Maurice battait la mesure, faisant mine de diriger à lui seul l'orchestre. A chaque coup de grosse caisse, pris par le diable, Maurice écarquillait les yeux, tendait son bras et pressait la gâchette. Après avoir logé trois balles dans le corps de Deb', il jeta le pistolet à terre et s'essuya le front avec son mouchoir immaculé.

- Eh bien, c'est parfait. Son fiancé, inconnu de nous, s'est fauflé pendant le spectacle et lui a tiré dessus.

- Par jalousie ?

- Par jalousie, parce qu'elle cuisine mal, parce que c'est une pute. On s'en fout. On laissera l'inspecteur Marloux en décider. Fais passer le mot. Allez, allez ! Ouste.

\*\*\*

Partager sa loge, c'est vivre au milieu de sables mouvants. Tout s'enfonce et se déplace constamment. Le maquillage, les affaires personnelles, les costumes, rien ne se retrouve là où on les a posés. C'est un bordel infini, un microcosme de basse-cour où rumeurs, rivalités et solidarités se disputent le premier rang. Tout le monde parle trop fort, tout le monde est plus ou moins nu, personne ne fait attention à personne. Lorsque j'ouvre la porte, les pia-pia cessent instantanément et une quinzaine de têtes se tournent vers moi.

- Mazette, persifla Ronda, t'as une belle tenue, toi.

- Tu t'es faite belle pour Marloux ou pour célébrer la mort de la pute ?

Ronda donna une petite tape à sa partenaire, Isa. Les deux formaient un duo sur scènes. Ronda, petite boulotte ne pensant qu'à manger, se faisait tourner en bourrique par Isa, qui, grande, mince et sans poitrine, jouait le rôle d'un homme. Jusqu'à ce que les deux comparses se retrouvent à poil et que le public découvre qu'Isa était, en vérité, une femme. Bon nombre de numéros du cabaret se finissait dénudés. Sauf le mien. Mais moi, je commençais nue.

- Isa, on n'insulte pas les morts, ça porte malheur. Et surtout, on n'accuse pas sans preuve.

- T'as vu le prix de ses robes ? C'est pas avec ce qu'on gagne ici qu'elle pouvait se payer ses toilettes.

- D'ailleurs, ta robe, elle t'a coûté combien ?

Malka me posa la question, cherchant à planter ses yeux dans les miens, à défaut de pouvoir y planter autre chose, sans doute. Malka avait toujours respiré la frustration et l'envie. Dans sa tête, elle était la seule star et son numéro de danse dans la revue était un affront à son talent. Il y a des gens, comme ça, qui se voient plus grand qu'ils ne le sont. Habillé trop grand, ils vous assureront que le costume qu'ils portent les étouffe. Malka était de ces gens-là. Elle était aussi la meilleure amie de Déborah, donc bien placée pour connaître la provenance de ma robe. Aussi, je ne lui répondis pas.

- J'ai des nouvelles de Maurice.

- Joli pendentif, relança Malka.

- J'ai une histoire commune pour la police.

- On sait qui a fait le coup ? lança Mona.

Mona était la dernière recrue et la plus jeune de la troupe. Naïve, elle ne voyait dans ses collègues qu'une seule et même famille. Naïve, je veux bien, mais sa capacité à occulter les coups bas, les insultes et pièges de ses rivales confinait parfois à la bêtise pure et simple. C'est peut-être ça qui la sauvait, d'ailleurs. A cet instant-là, je me dis que ce devait être la seule à se préoccuper réellement du sort du Déborah.

- Non, on ne sait pas, lui répondis-je. Mais voilà l'histoire pour les chameaux. Son fiancé s'est introduit dans les coulisses et l'a buté. Fin de l'histoire.

- Pff, riposta Malka, elle n'a pas de fiancé.

Elle prononça ce dernier mot comme s'il lui en coûtait.

- Tant mieux alors, retorquais-je, au moins notre version ne fera de mal à personne.

- C'est terrible, s'écria Isa, d'être abattu par son petit ami. C'était un mac ?

- T'es idiotte ? Elle a été étranglée, on va dire ça pour la flicaille, c'est tout.

- Je le sais, ma chère, mais je rentre dans mon rôle. Je ne suis pas qu'une bouche et un ventre, moi. J'ai besoin de plus d'éléments pour témoigner. Est-ce que j'aimais Déborah ? Est-ce que c'était une amie ? M'avait-elle alertée du comportement jaloux de son fiancé ?

- Isa, tu nous broutes. Tais-toi. Tu ne seras jamais tragédienne.

- Elle a été empoisonnée pour dire la vérité, rectifiais-je.

- Ronda, à quoi tu n'as pas gouter ce soir, qu'on sache quoi manger ?

Tout le monde se tourna vers Mona qui avait lancé cette attaque.

- Qu'est-ce qui t'arrive à toi ? Tu... Qu'est-ce qui t'arrives à montrer les dents ?

- Vas-y Mona ! lança une des danseuses en fond de salle.

Aussitôt reprise par une autre, puis par une autre. En quelques secondes, la loge redevint un poulailler, rires et discussions se mêlant sans que rien ne soit audible. Malka en profita pour s'approcher de moi et me dit dans

un souffle à mon oreille :

- Je me fous que tu lui piques ses robes. Mais je veux le pendentif du Minotaure. Il représente beaucoup pour moi. C'est sentimental.

- Cette babiole ? fis-je innocente en le caressant du bout des doigts. J'ai cru que c'était un taureau. Je l'ai acheté près des quais.

- Menteuse.

Je soupirais.

- Tu as une preuve que cela lui appartenait ?

- On en reparlera, Jo, finit-elle par me dire en serrant les dents.

- Jo ! s'exclama Isa dans le brouhaha. Jo ! répéta-t-elle et le calme revint. On dit quoi alors ? On ajoute des détails ? On le connaît ce soi-disant fiancé ?

- Non, non, on reste simple. On ne l'a jamais vu, Déborah était très discrète sur sa vie, on n'en sait pas plus. Son fiancé portait un long manteau sombre, un chapeau, on n'a pas vu grand-chose. On va dire qu'il faisait dans les 1m80... Ah, et il a tiré trois fois.

- Ok, on fera avec ça. C'est plutôt maigre mais...

La porte s'ouvrit avec violence et je l'évitais de justesse. L'inspecteur Marloux entra dans la loge et aussitôt les filles hurlèrent, faisant mine de cacher leurs seins. Deux téméraires non identifiées lancèrent en direction du flic une brosse à cheveux.

- On est toutes nues !

- Attendez dehors !

- Sortez !

A sa suite, deux poulets en uniforme entrèrent à leur tour. L'œil mauvais mais n'en perdant pas une miette, Frédo ferma la marche, ferma la porte et se planta devant, dès fois que nous viendrait l'envie de s'enfuir.

- Mesdames, du calme, commença Marloux.

L'inspecteur Marloux était bel homme, pour un flic. Mâchoire carrée, rasé de près, larges épaules de nageur, il portait le costume comme s'il voulait vous le vendre. Il le savait, il en jouait. Son charme opérait à la première rencontre. Hélas, la tête était aussi vide que ses muscles pleins.

- Mesdames, j'ai un macchabé de sasse féminin, refroidie par pistole de trois balles. Esse l'une d'entre vous peut me dire quelque sasse ? A ce susset ? A propos du meurtre ?

Quinze voix lui répondirent en même temps.

- Assez ! Assez ! ordonna-t-il. Vous ! Dites-moi.

Ronda se leva et fit une révérence.

- Merci bien de votre confiance, monsieur l'inspecteur. Un homme inconnu a réussi à pénétrer en coulisse et il

a abattu Déborah en plein spectacle de 3 balles. Cet homme était son fiancé. Voilà.

- Si c'est un inconnu, comment vous saviez que c'était son fiancé ?

- Eh bien, je... Eh bien, oui... Euh...

Isa se leva, posa une main sur l'épaule de Ronda pour la faire assoir. Elle résista mais finit par obtempérer de mauvaise grâce. Isa porta alors la main à son cœur et déclama :

- Inspecteur Marloux... Lorsque cet homme a tendu son arme à bout de bras, il a insulté notre Déborah d'une manière que seul un proche aurait pu se permettre. Cet homme, inconnu, dans les 1m80, portant un chapeau et un imperméable sombre, est donc soit son fiancé, soit son mac.

- Ok, je vois. Personne n'a vu son visasse ?

- Las, trois fois hélas, reprit Isa, nous étions alors toutes concentrées sur la scène.

Marloux hocha la tête.

- Oui, c'est ce que Maurice m'a raconté... Eh, bien, ajouta-t-il en se tournant vers Frédo, montrez-moi sa losse.

→- Sa losse ?

- Oui, sa losse.

- C'est quoi une losse ?

- Sa loge, Frédo ! intervins-je. Conduisez notre bon inspecteur à la loge de Déborah.

- Inspecteur, interrompit Isa alors que le petit groupe tournait les talons. Inspecteur, nous sommes toutes traumatisées par cet horrible meurtre. Au moment du crime, nous étions toutes sur scène. Nous permettez-vous de rentrer chez nous, s'il vous plaît ? Nous serons ici toute la journée si vous souhaitez nous interroger...

Marloux parut réfléchir. Il haussa les épaules.

- Oui, oui, bien sûr.

- Merci, inspecteur.

Guidé par le concierge, les trois chameaux s'en allèrent. La porte refermée déclencha une nouvelle salve d'encouragements et d'applaudissements pour Isa.

- Merci. Merci, minauda-t-elle en saluant son public.

\*\*\*

Ni une, ni deux, aussitôt mes petits rats calmés, je pris la poudre d'escampette. J'avais hâte de rejoindre mon appartement et d'étaler sur mon lit mes gains de la soirée. Trois robes, un corset, quelques négligés et le contenu du sac à main. J'empruntais une valise au costumier en prétextant un nettoyage de printemps et sortit à l'air libre.

Paris, la nuit, a une odeur de feu d'artifices éteint à la pisse. Quelques bourgeois s'encaillaient au milieu des filles de rues et de leurs détrousseurs. Les appels des marlous emplissaient la chaussée et caressaient le dos des éponges, des marins et des gens-bien-nés. Chaque palier de porte était un coupe-gorge ou une tentation. Dans les deux cas, la bourse était visée.

L'un des rabatteurs, me voyant arriver, cessa ses billevesées et me siffla.

- Tout va bien, Jo ? Y a eu de l'agitation ce soir, hein ?

- Déborah s'est fait refroidir. Son fiancé, je crois.

- La petite brune sapée comme la Comtesse de Mon-Cul ?

- Oui, celle-là.

- Bah, je vais pas la pleurer, fit-il en crachant par terre. Cette poule disait même pas bonjour, bonsoir. Suis sûr c'était une désargenté. C'est Marloux ?

- Oui, il y est encore.

- L'assassin peut dormir tranquille... Tu veux je t'aide pour la valise ?

- Non, ça ira, bonne soirée mon Loulou.

Je lui fis signe de la main et aussitôt il se jeta en travers de la chaussée pour taper l'annonce à deux militaires en vadrouille.

Mon appartement n'était qu'à dix minutes de marche du cabaret et j'avais pour habitude de couper par des rues parallèles aux grands boulevards, plus tranquilles, bordées d'immeubles où dormaient tous d'honnêtes gens. Dans ce silence relatif, j'entendis des pas derrière moi. Je n'eus pas le temps de m'en inquiéter. Une poigne de fer me saisit le bras et me retourna. J'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche pour protester que je reçus une gifle en pleine tête. La soudaineté du coup et sa violence me firent chuter sur le pavé. Du haut de son petit mètre soixante, les traits tirés par la rage, Frédo posa sa chaussure sur ma poitrine pour m'empêcher de me relever. Un glaviot atterrissant sur ma joue accompagna son regard de fou-furieux.

- Sale petite radasse. Lâche le collier et le reste.

Il sortit de sa poche un petit couteau, à la lame suffisamment effilée pour couper court à toute jérémiades. Je lui souris, histoire d'endormir la méfiance de ce tournecul et portais une main tremblante à mon cou.

- Oui, oui, lui dis-je.

Dans le même temps, prenant appui sur mes coudes plantés dans l'asphalte, j'envoyais ma bottine droite dans ses joyeuses de toutes mes forces. Il hurla à la lune, tombant à genoux. Je me relevais aussi vite que je pus, me saisit de ma valise et courut en direction de la place Pigalle, en hurlant à l'aide. A mon second cri, deux mains dans mon dos me poussèrent en avant. Je tombais à nouveau, percutant le trottoir de mon front. Sonnée, la vision obstruée par du sang me réchauffant le crâne et coulant sur mes joues, je me rendis à peine compte que Frédo s'agenouillait sur moi, me retournant vers lui sans ménagement.

- Sale chienne !

Il leva sa main, prenant élan et l'éclat du couteau scintilla dans la lumière des phares d'une voiture. Un bang explosa à mes oreilles et la tête de Frédo explosa littéralement, son corps glissant sur le côté.

- Monte !

Je me redressais, lentement, sans rien comprendre à ce qui venait de se passer. Je me sentais totalement éparpillée sur l'asphalte. J'avais du Frédo plein ma robe et un peu de lui dans ma bouche. Je crachais à mon tour et...

- MONTE !

J'avais besoin de temps pour me rassembler. J'avais besoin de...

- BORDEL ! MONTE !

L'homme qui me parlait était un homme dans son automobile. Il tenait un fusil dans ses mains mais ne semblait pas menaçant. Pas envers moi en tout cas. Il était préoccupé, oui, c'est le mot préoccupé. Il venait de tirer sur Frédo et quelque chose le préoccupait, c'est certain, il...

- MAIS T'ES SOURDE OU QUOI ?

L'homme à l'automobile venait de me sauver la vie. Brusquement réveillée, l'écho de l'explosion s'estompant dans mes oreilles, je me relevais aussitôt, prit ma précieuse valise et mon sac à main et me précipitait vers la voiture. L'homme déverrouilla la portière côté passager et reprit sa place. A peine installée, valise sur mes genoux, il démarra en trombe.

- Vous m'avez fait peur, j'ai bien cru que j'allais arriver trop tard. Moi, c'est Sam. On a appris que vous aviez été démasqué il y a une trentaine de minutes, je suis venu aussi vite que j'ai pu. J'ai vraiment cru que... On va faire quelques détours, je veux être sûr que nous ne serons pas suivis.

J'acquiesçai sans dire un mot.

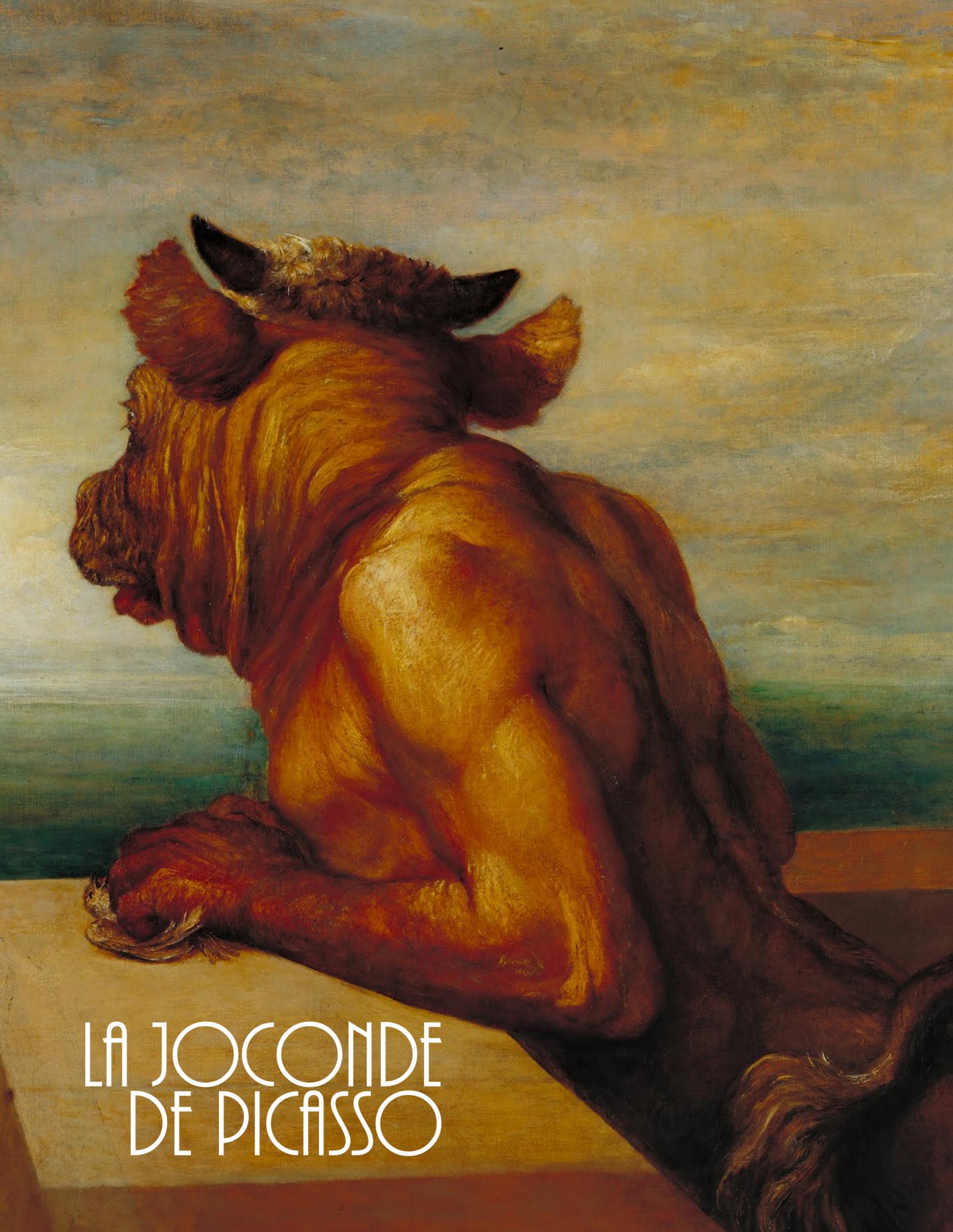
- Tout va bien, Déborah ? Vous avez le paquet avec vous ?

Déborah... Cet homme pensait que j'étais Déborah ? Comment réagirait-il lorsqu'il apprendrait la vérité ? Que je n'avais aucune idée de ce qu'était le paquet ?

Je réagis alors comme l'aurait fait n'importe quelle femme du monde.

Je feignis l'évanouissement.

à suivre...



LA JOCONDE  
DE PICASSO

« Je crois que votre père est en danger, Lætitia. »

Je la sentais dans l'air, la virgule bien placée, mon prénom bien amené. Ces gens-là, disaient les amis de mon père, faut s'en méfier, c'est eux qui ont pavé l'Enfer. Ça te parle comme du velours, ça t'assomme à coups de vocabulaire et ni une ni deux, tu te retrouves loqueteux, à poinçonner dans une quelconque usine pour rembourser le peu de respect que l'on te prête. Y a des mots qui t'emprisonnent l'âme, qu'on a conçu dans le seul but de maîtriser les fortes têtes et de mater dans l'œuf tout espoir de rébellion.

Je crois que votre père est en danger, Lætitia me dit-elle et sa voix ne tremble pas, et ses yeux vert-émeraude se plonge dans les miens comme si tout était normal, comme si nous avions une conversation banale, entre amies.

Elle a du cran, la petite, je l'admets, mais on ne me la fait pas. Les filles de vieux singes connaissent leurs tours par cœur et je sais flairer le danger quand il se présente. Cette fille klaxonnait les embrouilles pas fraîches à plein nez. Elle a du cran, certes, et se fout que je maintienne mon bras sur sa gorge, la pressant contre un mur humide, à l'abri des regards des grands boulevards.

Je desserre mon emprise et récupère mon appendice, le laissant balloter, écartant toute menace. Elle ne s'enfuit pas, elle reste plantée là, à me regarder de ses yeux brillants. À nouveau, j'ai la chair de poule, façon Spiderman, mes poils se hérissent comme la première fois que je l'ai aperçue.

Elle était dans l'ombre depuis pas mal de temps, dans le décor à chaque fois que je sortais du lycée. Elle n'était pas plus âgée que moi, mais babilonnée des pieds à la tête. Elle suivait chacun de mes pas, faisant des arabesques invraisemblables pour échapper à ma vue à chaque fois que je me retournais. Peine perdue. Elle faisait tache, comme une fille de joie à un dîner chez les Rothschild. Sauf que là, c'était l'inverse : ma Collante en était, de la haute. Elle avait beau faire sa timide, je les reconnaissais direct, moi, les petites filles-tirelires, les pétées de thunes dans la soie. Elle était de ce genre-là, à ne pas mettre un pied dehors sans le dressing de Dior à ses basques. Elles sont toutes ce genre-là de toute façon, les bien-nées : la peau blanche et cet air de ne pas comprendre ce que la vie nous coûte, à nous, les sans pognon, les sens-pas-bon.

- T'en sais quoi toi, d'abord ? lui rétorquais-je du tac au tac. Et puis, comment tu sais mon prénom ? On n'a pas chassé les Pokémons ensemble, il me semble ?

- Je m'appelle Élora.

Bien sûr, pensais-je par-devers moi, même leurs prénoms doivent péter plus haut que leurs culs.

- Pourquoi tu me suis ?

- Je ne te suis pas, tenta-t-elle.

- Te fous pas de ma gueule, La Collante, ça fait des semaines que tu me guettes à la sortie du bahut. T'es de quel quartier, toi ?

- Je mène une enquête.

- A ton âge, la dinde veut déjà se faire volaille ?

Elle n'eut aucune réaction et je supposais que l'allusion volait trop haut pour l'apprenti poulet.

- T'es de la police ? T'enquêtes sur quoi ? insistais-je.

- Je... Je ne suis pas sûre...

À ces mots hésitants, elle baissa les yeux et prit la poudre de saperlipopette ou un truc du genre qui fait décamper plus vite qu'un feu aux fesses.

Je ramassais mon sac sur le sol, certaine que La Collante referait surface tôt ou tard, et je repris ma route.

\*  
\*\*

Il y a des mots qui n'ont pas de paroles, il faut s'en méfier de même. Les « je reviendrais » surtout, les « je te le promets », ou, pire, son corollaire, « tu peux compter sur moi ». Oui, il y a des mots propres sur eux, mais qui n'en sont pas moins de fieffés petits traîtres. L'Autre Madame m'en a appris des mots, elle n'en a pas peur, loin de là. Sans les mots, l'Autre Madame ne serait pas propriétaire de son bar, sans les mots l'Autre Madame ne pourrait pas offrir un modeste trois-pièces, mois après mois, à mon bon à rien de père pour d'obscurs services rendus à l'époque où je n'étais pas née.

L'autre Madame, c'est ainsi qu'ils la surnomment, tous, les habitués du café comme ses plus vieux amis, qui souvent sont les mêmes. C'est que l'Autre Madame, avant d'avoir sa vie à elle, était dans l'ombre de la vie des autres. Puis les gars de la mondaine l'ont mis à l'ombre pour de bon, pour quelques années, pour qu'elle se rachète une conduite.

L'autre Madame, avant ce coup d'arrêt, en fréquentait du beau monde, du sous-secrétaire d'État au sous-gratin du show-business, elle passait de l'un à l'autre au gré des billets verts et doux qu'elle amassait. L'Autre Madame n'est pas une dame fréquentable, ni elle, ni mon père, ni toute la faune qui les entoure. Mais c'est là que j'ai grandi, dans un milieu de barbots, de monte-en-l'air et de brigands. Et après tout, pourquoi pas ? Je ne suis pas une héroïne de papier, je ne suis pas la bonne copine à qui l'on peut se confier, je ne suis pas toute une liste de personnes toutes plus fréquentables les unes que les autres. Que cela soit clair, je ne suis pas de celles qu'on voit sur les écrans, qui triomphent de l'adversité en maniant taekwondo et humour second degré. Je suis ce que je suis et je trouve déjà que cela fait trop pour une seule fille. Je suis une fille de vie mauvaise. Une vie de débrouilles et d'arnaques, une vie du trottoir d'en face, une vie que les honnêtes gens condamnent.

- Y a ta Fleur-De-Fric qu'est venue rôder, me prévint l'Autre Madame tandis que je pénétrais dans son bar.

Je mis quelques secondes à comprendre que ma Collante et sa Fleur de Fric étaient une seule et même per-

sonne. L'Autre Madame a le génie des surnoms. Il faut dire que dans ce milieu on enfile des surnoms comme on enfile des cagoules : ça dit tout et ça ne montre rien. C'est la seule carte de visite, le seul titre de noblesse des racles-bitumes.

- Ton père travaille, assieds-toi, je te sers un coca.

Je m'installais à l'une des nombreuses tables vides et saluait de loin Raymond-Je-Sais-Tout et Louis-Sept-Lieux. C'est une petite partie du gang des Pachydermes, comme les a baptisés l'Autre Madame. Les Pachydermes, ceux qui s'en sont tirés, qui ont pu se retirer sans perdre la vie ou la liberté. Non pas qu'ils n'aient pas fait de taule – ils en ont tous fait, mon père y compris à ce que j'ai saisi – mais ils en sont arrivés là, en âge on ne sait comment, copains clopant dans un bar semi-louche et rangé des voitures.

Il y a là, au comptoir, Raymond-Je-Sais-Tout, aux lunettes noires et à triple foyer. Quand il vous regarde, on comprend que ses lunettes ne sont qu'une mesure de sécurité, un garde-fou pour que ses deux yeux restent en place, à l'abri derrière les verres, près de leurs petites cavités crâniennes. Plus jeune, Raymond-Je-Sais-Tout dévorait les livres de vulgarisation scientifique, tant et tant qu'il voulait en faire son métier. Il s'imaginait Professeur Nimbus dans son laboratoire secret au cœur de la capitale, testant formules et procédés pour le bien de l'humanité. Ses amis l'ont appelé Raymond-Je-Sais-Tout pour se moquer de lui, parce qu'il répondait à des questions que personne ne lui posait. Pourquoi les vaches ne descendent pas les escaliers ? Pourquoi le ciel est bleu ? À quelle température fond une serrure ? Il est resté le même, plus vieux, plus lent, mais à la curiosité intacte et avalée par la technologie. Il a troqué ses livres pour un smartphone qui ne le quitte jamais, qui est toujours placé en évidence. « C'est mon éminence grise » qu'il dit dès qu'il le tripote et ajoute quand il croit que je n'écoute pas « Tu te rends compte de notre efficacité si on avait eu ça dans le temps ? »

À ses côtés, Louis-Sept-Lieux acquiesce, il acquiesce si bien que moi je l'aurais surnommé Oui-oui. Louis-Sept-Lieux ne cherche pas les ennuis, jamais, ni les conflits. En cas d'embrouille, Louis-Sept-Lieux court et fuit loin du grabuge. À l'époque, il jouait le leurre, l'appât. Quand les condés débarquaient, Louis-Sept-Lieux était sur les starting-blocks, prêt à les faire courir, les éloigner du lieu du méfait. Il jouait avec eux, ralentissant pour leur faire croire qu'il était à leurs mercis et accélérant sans effort pour les distancer. Le jour où la police lui a mis le grappin dessus, il a pris d'un coup vingt ans d'âge et a cessé toute course.

- Profites-en pour faire tes devoirs, m'intima l'Autre Madame en faisant claquer le verre de Coca-Cola pour me faire sortir de ma rêverie.

Depuis la disparition de ma mère, à l'aube de mon deuxième anniversaire, l'Autre Madame avait pris à cœur mon éducation. Elle exigeait non seulement une assiduité exemplaire, mais des notes au-dessus de la moyenne, quelle que soit la matière. Elle, elle n'avait pas reçu d'éducation, enfin pas celle de ce siècle, alors elle compensait. Elle était de l'époque où la femme se taisait sur autorisation de son époux, où la femme apprenait à récuser les sols avant d'apprendre à penser. Pour y échapper, elle avait joué de son corps et de celui des autres.

- Ta Fleur-de-Fric, là, c'est une goudou ?

- J'en sais rien !

- Et toi, t'en es une ?

- Mais non !

- Si c'est ta petite amie, y a pas la peine de se cacher, en prison ça foisonne, je sais ce que c'est. J'ai vu.

- Mais non, je ne sais même pas qui elle est, ça fait trois semaines qu'elle me suit.

- Hey, apostropha Raymond-Je-Sais-Tout, tu veux qu'on demande à Jojo-La-Mandoline de s'en occuper ?

- Dis pas de conneries, le vieux, rétorqua l'Autre Madame en s'éloignant de moi, il ne peut plus se déplacer sans son déambulateur.

- Justement, ça trompe l'ennemi.

Elle haussa les épaules.

- Tu vois bien que ce sont des histoires de gamines.

\*  
\*\*

Je mens souvent, pour la bonne cause : la mienne. Mon père aussi ment pour la bonne cause : la mienne. Ils ont ça en commun, les papas : ils mentent pour ce qu'ils ont de plus précieux, leurs filles. Et puis c'est mieux qu'une mère, un papa. Une mère, ça vous aime direct, ça ne réfléchit pas, ça vous aime et puis voilà. On ne gagne pas son amour, il coule de source quand elle vous regarde en pensant « voilà ce qui a ravagé mes entrailles. » Alors qu'un papa, ce n'est pas gagné d'avance, les mots qu'ils vous lancent ne sont pas tous à la même taille.

Mon père voudrait me faire croire qu'il a un métier honnête, un métier dont on fait la promotion dans les jeux télévisés, un métier sans danger pour les heures de grandes écoutes. La vérité, c'est que mon père est faussaire. Notre appartement est rempli de copies de grands maîtres, de tubes de peinture et de toiles à demi-achevées. Il y règne une odeur d'éther et de dissolvant. Même l'arrière-cour du café sent les pinceaux passés sous l'eau à la va-vite.

En grimpant les escaliers extérieurs, je crus apercevoir du coin de l'œil une ombre se cachant hâtivement derrière l'unique platane. Ma Collante, sans doute, pensais-je, en haussant les épaules et en ouvrant la porte de l'appartement.

La Joconde me faisait face. Pas celle du Louvre, bien entendu, mais sa réplique exacte. Mon père était confortablement installé dans un fauteuil qui l'avalait. Un verre à la main, il contemplait le tableau, les yeux dans le vide, comme perdu. Il ne prêta aucune attention à mon arrivée, pas plus qu'à mes va-et-vient entre la cuisine et le salon, plongé dans ses pensées et dans sa contemplation du tableau.

- Papa ? finis-je par lancer.

Il sursauta, renversant un peu de son verre sur son pantalon.

- Oh Lettie ! Je ne t'ai pas entendu arriver.

Il se leva précipitamment et posa son verre sur une table basse à proximité. Malgré son âge, mon père était souple et bougeait comme un chat, rapide et précis. Ses longs doigts maigres, qui me faisaient penser à des pattes d'araignées, se saisirent d'un antique cadre en bois posé contre le chevalet.

- Tu tombes bien, tu vas m'aider. On va recadrer le tableau.

Après l'avoir déposé sur une surface stable, j'ôtai tous les clous à l'arrière de la toile, puis, lentement, nous retirâmes la peinture.

- Une bonne chose de faite, dit-il en observant l'intérieur du cadre, soucieux. Une minute.

Il l'enveloppa dans du papier bulle et partit en direction de ma chambre.

- Je mets ça dans ta chambre pour le moment, je verrais quoi en faire plus tard.

Avec délicatesse et mon aide, mon père installa le nouveau cadre puis recouvrit La Joconde d'un voile blanc.

- Bien, une autre bonne chose de faite !

Il contempla la pièce d'un regard circulaire. Des livres sur Picasso encombraient son bureau, et sa palette de peinture, toute sèche, traînait sur un coin de table.

- Qu'est-ce qu'on mange ? demanda-t-il distraitement.

- Le frigo est vide.

- Je n'ai eu le temps de rien faire, tellement de possibilités... Allons dîner chez Rose.

Rose était le prénom de l'Autre Madame, et mon père ne l'employait qu'en cas de grand stress, quand quelque chose le préoccupait intensément.

- Tout va bien, papa ?

- Bien sûr Lettie, bien sûr... Descendons.



La journée, tout le monde y parle à mots couverts, une main devant la bouche pour rattraper au vol les mots trop vite lâchés. Le bar de l'Autre Madame bruisse alors de conspirations et d'informations partagées sous le sceau du secret. Un silence qui en dit long y règne en maître et les gestes et postures sont laissés à l'interprétation.

La nuit venue pourtant, c'est une tout autre affaire et les commandes se hurlent entre éclats de rire et éclats de voix. L'Autre Madame ne dresse qu'une seule grande table et tous ses clients y partagent le dîner. Les discussions se croisent et s'entremêlent, le fil de la conversation se fait labyrinthique. « La nuit, explique l'Autre Madame, nous appartient, elle est à nous, on doit faire du bruit pendant que les zôtres se cachent dans les alcôves pour assouvir leurs vices. »

La nuit, le silence est pour les gens de la haute, qui feutrent leurs mots dans les soirées mondaines. La nuit, le bruit est à nous, en pleine lumière, pour que les honnêtes gens nous entendent, de loin, comme une menace perpétuelle.

- Tu ne comprends pas à quel point c'est génial ! explosait Raymond-Je-Sais-Tout en tapant du poing sur la table.

J'allais m'installer à côté de lui, tandis que mon père, faute de place, prit la chaise à l'autre extrémité, coincé entre Rémy-Gros-Bras et Marcel-Gros-Ventre.

À la base, Rémy-Gros-Bras et Marcel-Gros-Ventre étaient de vrais jumeaux. Indissociables, ils étaient de toutes les filouteries alambiquées que préparait Raymond-Je-Sais-Tout. Comme au théâtre sur les grands boulevards, l'un entrait en scène quand l'autre s'éclipsait et les victimes ne savaient plus où donner de la tête. Ils en étaient encore à se demander qui leur voulait autant de mal, que l'argent avait disparu depuis belle lurette. Parce que c'était ça, la spécialité des Pachydermes : les arnaques à long terme, le riche siphonné et pressé, sans un tir d'arme à feu. C'est leur gloire, leur fierté, d'avoir eu cette carrière sans une goutte de sang sur les mains. Une fois sous les verrous pourtant, les jumeaux avaient réagi différemment. Rémy-Gros-Bras s'était jeté à corps perdu dans le sport pour oublier sa condition de prisonnier. À plus de soixante ans, son corps n'était que muscles saillants. Une baffe de sa part vous faisait voir trente-six chandelles. Son frère quant à lui s'était abandonné en tout point. La prison avait été un signe de fin de vie professionnelle. Et s'il faisait le même poids que Rémy-Gros-Bras, il était loin d'avoir la même musculature.

- Mais qu'est-ce que tu veux qu'à mon âge, je me mette à ça ? s'étonna Jojo-La-Mandoline en montrant dédaigneusement le téléphone portable de Raymond-Je-Sais-Tout.

De tout le gang, Jojo-La-Mandoline était celui que le temps avait le plus abîmé. Cela arrive parfois, que la vie s'acharne sur quelqu'un, sans raison apparente. Pour Jojo, rien n'avait été simple. Ni son enfance – violente et désespérée – ni son adolescence – violence et désespérée – ni même son âge adulte – violente et désespérée. On

aurait pu croire que l'âge de la retraite sonnait, les ennuis resteraient à sa porte, par courtoisie. Que nenni. Il était ironique qu'un homme ayant fait relativement fortune en agissant hors des cadres, se fasse déposséder de tout par une bande d'affamés sans foi mais loi sous haute protection étatique. Huissiers, banquiers, courtiers, et autres charognes n'avaient eu de cesse de le piquer tant qu'il bougeait encore. Quand, enfin, exsangue, il crut pouvoir profiter de ce qu'il lui restait, un AVC le cloua une poignée d'années à l'hôpital. Aujourd'hui, affaibli et maigre comme un clou, il ne se déplace que fermement agrippé à un déambulateur. Mais sa rage, elle, est intacte. Elle bouillonne à l'intérieur de lui et le jour où il reprendra pied, il ne fera pas bon d'être témoin de sa fureur.

- Tu comprends rien à rien, c'est le futur !

- Ah oui, se moqua Jojo-La-Mandoline dans un tremblement de lèvre. On est le futur !

-Regarde, bougre de con.

Puis se saisissant de son smartphone :

- Siri, où Jojo-La-Mandoline peut-il rencontrer des veuves célibataires ?

- À qui il parle ?

- Une agence matrimoniale se trouve rue de la bohème, lui répondit une voix féminine.

- Qui parle ? T'as une opératrice dans ton téléphone ?

- C'est une intelligence artificielle. Elle a réponse à tout.

- Demande-lui comment que t'es devenu si con, lance Rémy-Gros-Bras.

- Siri, Rémy-Gros-Bras a-t-il une chance de sortir avec toi ?

- Non.

Tous s'esclaffèrent.

- Même en virtuel, tu te prends un râteau.

- J'ai plus de chance que l'obèse.

- Dans tes rêves, rétorqua Marcel-Gros-Ventre. Mais c'est pas mal, Raymond, au moins t'as une présence féminine dans ta maison, y a un début à tout.

Raymond-Je-Sais-Tout rougit violemment et haussa les épaules en rangeant son iPhone, pendant que le groupe riait à gorge déployée.

Le dîner se passa ainsi, entre souvenirs glorifiés et insultes déguisées. Pas une seule fois mon père ne prit la parole. De fait, à la fin du repas, lorsque je lui jetais un œil, sa chaise était vide.

- Papa est parti ? demandais-je étonnée à Raymond-Je-Sais-Tout.

- T'es amoureuse toi, non ? Ça fait trente minutes au moins qu'il est sorti !

Je fis un signe à l'Autre Madame et sortis du bar. La nuit, noire, fourmillait de sons plus ou moins familiers. En fermant les yeux, certains devenaient inquiétants. Le pas trébuchant d'une ombre s'approchant, le cliquetis d'une chaîne s'agitant sans un brin de vent en bas de la rue et les voix tamisées de conversations étouffées. Il est amusant de constater que tout prête à une double lecture.

Je fis le tour du café et montait quatre à quatre les escaliers. La porte était entrouverte. Une odeur de rose piquante me heurta les narines. Je toquais à la porte, par réflexe :

- Papa ? murmurai-je.

Aucune réponse. J'ouvris la porte. Le voile blanc qui recouvrait La Joconde était à terre, son chevalet renversé. À ses côtés, gisant dans une mare de sang, mon père, les deux yeux grands ouverts.

- Papa ? redis-je mais cette fois terrifiée, refusant de comprendre ce que je voyais.

Puis les détails atroces me sautèrent aux yeux. Le petit trou rond au milieu de son crâne, le filet de sang qui s'en écoulait et les petits morceaux grisâtres jonchant le sol.

Je poussais un hurlement, un hurlement de gosse, un hurlement de petite fille effrayée.

\*  
\*\*

Je pleure à pluie fine et continue. Assise dans l'ombre, au fin fond du bar, plus personne ne prête attention à moi. « Il faut appeler la police » affirme quelqu'un quelque part. « La police ! Si la police s'occupait des gens comme nous, ça se saurait ! » s'offusque un autre. « Parlez plus bas ! » intime l'Autre Madame en faisant un signe de tête dans ma direction. Et je comprends que c'est ce à quoi je suis condamnée. À des messes basses, à mon dos pointé du doigt, à des murmures sur mon passage. « C'est elle » dira-t-on et je les entends déjà la compagnie des gens mieux lotis que moi. « C'est elle, celle dont le père a été tué d'une balle dans la tête - Tu parles d'une famille - La mère n'était pas une maquerelle ? Enfant de putain ! » Je suis la montrée du doigt, l'orpheline sanglante, la graine de criminelle. A jamais. Rien de plus qu'une mauvaise herbe, mal éduquée, mal entourée au chemin tout tracé.

Je sens des doigts dans ma main qui se glissent, des doigts réconfortants, des doigts qui enserrent les miens.

- On ne te laissera pas tomber. On sera toujours là pour toi. Moi et les Pachydermes.

L'Autre Madame me dit ça et retire sa main. Elle pousse devant moi un verre à la forte odeur d'alcool.

- Bois ce cognac et va dans ma chambre. Dors. J'ai appelé la police, elle arrive.

Le verre est froid, il glace mon sang au contact de ma peau. Mais une fois avalée, une vague de chaleur m'envahit et réveille mes entrailles.

- Je vais prendre l'air, je reviens.

Sans lui laisser le choix, je me lève et cours vers la sortie. Il fait froid, mais je ne sens rien, il fait nuit, mais je ne vois rien. Je me retrouve dans l'arrière-cour, adossée au platane, le souffle court.

La porte de mon appartement s'ouvre brusquement et je me redresse de peur. Une adolescente en sort, effrayée et jette des regards à la ronde. M'apercevant alors, elle descend en trombe les escaliers et court jusqu'à moi pour me prendre dans ses bras.

- J'ai tellement eu peur, Lætítia, qu'ils vous abattent aussi, me dit Ma Collante.



Il me fallut de longues secondes pour revenir à moi, pour juger incongru que Fleur-de-Fric sorte de l'appartement où mon père venait d'être abattu et qu'elle s'enquière de ma santé. Qui était donc cette fille ?

Je la repoussais si violemment qu'elle en tomba par terre.

- Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu me veux ? Est-ce que tu sais qui a tué mon père ?

Elle ne répondit pas, et ses yeux vert brillant se plongèrent dans les miens, incompréhensifs.

- Réponds ! hurlais-je.

- On ne se connaît pas, finit-elle par répondre en se relevant.

- Tu mens ! Tu me suis depuis des semaines.

- C'est parce que j'enquête sur la disparition d'œuvres d'art et votre père est... était...

- Dis-le mot, vas-y.

- Un faussaire.

Je lui décochais un coup de poing qu'elle ne chercha même pas à éviter. Elle tomba lourdement à terre et je me jetais sur elle, martelant son visage de coups et de pleurs.

Je ne devais pas frapper très fort pourtant, car elle n'eut aucune réaction de douleur et, comme on le fait avec des enfants capricieux pour les calmer, elle prit mes poings dans ses mains, et je restais, comme une idiote, assise sur elle, à pleurer.

- Je peux vous aider, je pense.

Je haussais les épaules en me redressant.

- T'es de la police ? reniflais-je.

- Non, pas encore. Mais j'aime bien résoudre des trucs.

- Résoudre des trucs ? répétais-je dédaigneuse en me relevant.

- Oui, d'habitude j'enquête sur des disparitions de tableaux ou de personnes, m'expliqua-t-elle, en se hissant à son tour.

- Casse-toi, lui crachais-je.

Debout, face à face, elle ne bougea pas et me prévint :

- Je vais remonter dans votre appartement parce que je n'ai pas tout inspecté. Quand j'ai vu votre père, j'ai eu peur pour vous. Maintenant, j'aimerais finir mon inspection avant que la police n'arrive et qu'il me soit impossible de mener l'enquête. Je ne demande pas votre permission, mais je ne vous empêche pas de me suivre si vous le souhaitez.

- Pauvre folle, marmonnais-je en la voyant s'éloigner.

« Pauvre folle ! » lui criais-je en la rejoignant en courant.

\*  
\*\*

Élora se tenait au centre du salon, immobile depuis cinq bonnes minutes, observant chaque détail. Fleur-de-Fric se prenait pour Sherlock Holmes. À moins que ce ne soit une vraie psychopathe et que son obsession pour moi l'ait amené à tuer mon père. La surveillant du coin de l'œil, je regardais la pièce, en évitant d'avoir le corps de mon père dans mon champ de vision. Il y avait peu à voir. La pièce était quasiment la même qu'à mon arrivée en fin de journée. En quittant le dîner, mon père s'était servi à boire. Un verre de cognac non entamé

était posé sur la table.

- C'est vous, la trousse à pharmacie ? me demanda Élora.

Entre la salle de bain et la porte d'entrée, notre trousse de premiers secours était répandue sur le sol. Est-ce que la mort de mon père était un accident ? Est-ce que son assassin avait été cherché la trousse de secours pour tenter de le sauver avant de se rendre à l'évidence ?

- Non. Pas du tout.

- La porte était ouverte ou fermée quand vous êtes arrivée ?

- Ouverte. J'ai frappé, personne n'a répondu. Alors je suis entré.

Élora leva les yeux sur moi.

- Vous frappez toujours avant d'entrer chez vous ?

- Non... Pas d'habitude... Je ne sais pas pourquoi j'ai frappé... Je devais sentir que quelque chose n'allait pas.

Elle haussa les épaules, peu convaincue.

- Réfléchissez mieux.

Elle enchaîna avant que je puisse répondre :

- L'emploi du temps de votre père, aujourd'hui, vous le connaissez ?

- Il a passé sa journée à peindre une Joconde.

- Une Joconde, répéta-t-elle comme piquée. Vous êtes sûre ?

- Oui, je l'ai vu de mes yeux, là, sur le chevalet... L'assassin l'a prise d'ailleurs.

- Tu m'étonnes ! s'écria-t-elle. Bref, ce n'est pas un, mais une. L'assassin est une femme, une femme qu'il ne connaissait pas.

- Comment... commençais-je.

- Parce que vous avez frappé avant d'entrer, entre autres bien sûr. Vous n'avez pas eu une prémonition, mais quelque chose d'inhabituel vous a emmené à penser que votre père n'était pas seul. Et puis, il y a le verre de cognac, un seul, pas deux.

- Et alors ? Peut-être qu'une seule personne avait soif.

- Non, ce n'est pas une question de vouloir, mais de besoin. Il a servi le verre à quelqu'un qui en avait besoin. Quelqu'un sous le choc, qui avait besoin d'un remontant... On frappe à sa porte, il va ouvrir et se retrouve face à une personne qui prétend avoir été agressée. Il l'a fait entrer, lui offre un verre de cognac et va dans la salle de bain récupérer une trousse à pharmacie.

- Pourquoi elle ne l'a pas tué tout de suite alors, pourquoi cette mise en scène ?

- Parce qu'au début, le but de l'assassin était d'entrer dans l'appartement, de faire un repérage. Elle voulait récupérer quelque chose... Ou vérifier que votre père l'avait en sa possession.

- La Joconde ?

- Oui... La Joconde, forcément, puisque c'est la seule chose qui manque. Elle l'a remarqué quand votre père s'est absenté, et saisissant l'occasion, elle s'en est emparée... Votre père a dû revenir plus tôt que prévu... Et... Victime collatérale d'un vol.

- Mais c'est insensé ! Pourquoi volait la copie d'un tableau qu'il venait de peindre !

- Qui vous a dit qu'il l'a peint ? Vous l'avez vu peindre ?

- Non, non... Mais...

- Sa palette de peinture est sèche, aucun pinceau à l'horizon, et le sol près du chevalet est propre comme un sou neuf, aucune tache de peinture. Mieux, aucun livre sur De Vinci n'est sorti, mais uniquement sur Picasso. Non, votre père n'a pas peint cette Joconde. On la lui a confiée et il voulait vérifier quelque chose.

- Vérifier quoi ? Si c'était la vraie, peut-être ?

- C'est l'hypothèse la plus logique, en effet. Ce n'est pas lui qui a peint le tableau dont vous me parlez. Pourquoi aurait-on engagé votre père ? Quel est son autre domaine si ce n'est pas la copie des grands maîtres ?

- L'expertise, justement.

- Son client a dû vouloir vérifier si le tableau qu'il détenait était le vrai. Bien sûr, il n'allait pas demander ça à un officiel, il a donc cherché une méthode de vérification plus discrète.

- Mais enfin, c'est n'importe quoi ! La Joconde est au Louvre !

- En 1911, La Joconde a été volée par un ouvrier du Louvre et Picasso a été soupçonné. À la restitution du tableau, une rumeur a commencé à courir... La Joconde exposée au Louvre était une copie et l'original était toujours dans la nature. Alors peut-être qu'un client de votre père voulait vérifier l'authenticité de sa toile... Mais bon, je reconnais que j'extrapole. La seule chose dont on peut être sûr c'est qu'une femme est l'auteur du meurtre.

À ses mots, mon regard se porta sur le cadavre de mon père dont j'avais totalement oublié la présence. L'horreur de la situation me revint en un instant et mon sang se glaça en me remémorant deux détails. Je me souvenais maintenant parfaitement d'un parfum de rose flottant dans l'air avant que je découvre le corps. Voilà pourquoi j'avais frappé à la porte, je pensais que mon père recevait une femme. Quant au second détail, je m'écriais à haute voix :

- J'ai encore le cadre du tableau !

- Comment ?

- Le cadre de La Joconde, mon père l'a retiré pour en mettre un autre...

Je filais vers ma chambre et en revint avec le cadre à l'abri dans du papier bulle. Je le déposais sur la table et Élora s'en empara, le scrutant sur toutes les coutures. Au bout de quelques minutes, elle pâlit et me montra du doigt l'intérieur du cadre, que mon père avait lui aussi inspecté avant de le cacher. Quelques mots y étaient gravés : « Est enim Apocalypsis nuntius, nuntius mortis. »

- C'est du latin, dis-je dubitative.

- « Elle est le héraut de l'Apocalypse, la messagère de la mort », traduisit Élora d'une voix blanche.

Nous restâmes silencieuses quelques minutes avant qu'Élora ne remballe prestement le cadre mystérieux.

- Il faut partir avant que la police n'arrive. J'emmène ça avec moi, il sera plus en sécurité. Vous pouvez dire à la police qu'une femme a fait le coup. Je... Je reprendrais contact avec vous dans la semaine...

Sans plus un mot, nous sortîmes de mon appartement. Dans l'arrière-cour silencieuse, Élora se tourna vers moi, et, toute timide, me lança un « Je peux vous tutoyer ? » avant de prendre la foudre d'escampette ou quelque chose qui vous fait décamper plus vite qu'un lapin pris dans les phares d'une voiture.



### La nuit du dimanche /

#### Éditeur /

La nuit du dimanche  
redaction@lanuitdudimanche.fr  
Association loi 1901

#### L'équipe /

Contact pour la presse : presse@lanuitdudimanche.fr  
Communication : kader@lanuitdudimanche.fr  
Publicité : publicite@lanuitdudimanche.fr

#### Informations légales /

ISSN : 2804-5297  
Dépôt légal : octobre 2022  
Imprimeur : Amazon  
Abonnement de soutien : 1 an / 49€  
<https://www.lanuitdudimanche.fr>



Qui fait quoi, qui écrit quoi, qui illustre qui ?  
Toutes les infos dans l'ours détaillé en scannant ce  
QR CODE.